

https://t.me/livres_2020

DOSTOÏEVSKI

Les Annales de Pétersbourg

chroniques traduites du russe
par André Markowicz



LES ANNALES DE PÉTERSBOURG

Les Annales de Pétersbourg était le titre générique de la chronique dominicale d'un grand journal local, *Les Nouvelles de Saint-Pétersbourg*, qui était confiée à différents auteurs. La mort soudaine de l'écrivain Gouber incita la rédaction à s'adresser, dans l'urgence, au jeune Pléchtchéïev, qui assurait une chronique dans un autre journal. Celui-ci, sans doute pris par le temps, demanda à son ami Dostoïevski de revoir sa première livraison (celle du 13 avril 1847), que ce dernier récrivit ou transforma radicalement, après quoi il se chargea seul des suivantes.

On retrouve dans ces feuilletons tous les thèmes chers au jeune Dostoïevski, thèmes qu'il ne cessera d'approfondir tout au long de son œuvre.

Né à Moscou le 30 octobre 1821, Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevski est entré en littérature en janvier 1846 avec Les Pauvres Gens. Il est mort à Saint-Pétersbourg le 28 janvier 1881.

CHRONOLOGIE DES ŒUVRES DE DOSTOÏEVSKI

Les Pauvres Gens, 1846.

Le Double, 1845-1846.

Un roman en neuf lettres, 1846.

Monsieur Prokhartchine, 1846.

La Logeuse, 1847.

Les Annales de Pétersbourg, 1847.

Polzouunkov, 1848.

Un cœur faible, 1848.

La Femme d'un autre et le mari sous le lit, 1848.

Le Voleur honnête, 1848.

Un sapin de Noël et un mariage, 1848.

Les Nuits blanches, 1848.

Nétotchka Nezvanova, 1848-1849.

Le Petit Héros, 1849.

Le Rêve de l'oncle, 1855-1859.

Le Bourg de Stépantchikovo et sa population, 1859.

Humiliés et Offensés, 1861.

Les Carnets de la maison morte, 1860-1862.

Une sale histoire, 1862.

Notes d'hiver sur impressions d'été, 1863.

Les Carnets du sous-sol, 1864.

Le Crocodile, 1864.

Crime et Châtiment, 1866.

Le Joueur, 1866.

L'Idiot, 1868.

L'Eternel Mari, 1870.

Les Démons, 1871.

Journal de l'écrivain 1873 (récits inclus) :

I. "Bobok" ;

II. "Petites images" ;

III. "Le Quémandeur".

Petites images (En voyage), 1874.

L'Adolescent, 1874-1875.

Journal de l'écrivain 1876 (récits inclus) :

I. "Le Garçon « à la menotte »" ;

II. "Le Moujik Maréï" ;

III. "La Douce" ;

IV. "La Centenaire".

Journal de l'écrivain 1877 (récit inclus) :

"Le Rêve d'un homme ridicule".

Le Triton, 1878.

Les Frères Karamazov, 1880.

Discours sur Pouchkine, 1880.

Illustration de couverture : Ferdinand Perrot, *Place de l'Amirauté* (gravure),
1840

Titre original :

Peterbourskaïa létopis

© ACTES SUD, 2001

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-08316-8

FÉDOR DOSTOÏEVSKI

LES ANNALES
DE PÉTERSBOURG

chroniques traduites du russe
par André Markowicz

BABEL

13 avril 1847

Il paraît que c'est le printemps, à Pétersbourg. Voyons, est-ce donc vrai ? Remarquez, c'est peut-être bien possible. C'est vrai, il y a tous les signes du printemps. La moitié de la ville a la grippe, l'autre moitié au moins un rhume. De tels dons de la nature nous persuadent pleinement de sa renaissance. Et donc, c'est le printemps ! La saison classique de l'amour ! Mais la saison de l'amour et la saison des poèmes n'arrivent pas au même moment, dit le poète, et Dieu soit loué. Adieu, les poèmes ; adieu, la prose ; adieu, les grosses revues, à thèse ou sans thèse ; adieu, les journaux, les *points de vue et autres*, adieu, et, pardonne-nous, littérature ! pardonne-nous tous les péchés que nous avons commis à ton égard, comme, nous, nous te pardonnons toutes tes offenses !

Mais comment donc nous sommes-nous mis à parler littérature avant toute autre chose ! Je ne vous réponds pas, messieurs. D'abord le plus pesant ; libérons nos épaules du poids le plus pesant ! Cahincaha, nous sommes arrivés au bout de la saison littéraire – et, nous avons bien fait ! encore qu'on ait beau dire que c'est un fardeau très naturel. Bientôt, peut-être, d'ici un mois, nous lierons nos revues et nos livres en un seul paquet, et, ce paquet, nous ne le rouvrirons plus avant septembre. Là, sans doute, il y aura de quoi lire, contrairement à ce que dit le proverbe : du bien, pas trop n'en faut. Bientôt, les salons fermeront, les *soirées* seront éliminées ; les jours deviendront plus longs, nous n'irons plus émettre des bâillements charmants dans des enclos étouffants, auprès de cheminées à la dernière mode, en écoutant une nouvelle qu'on

vous lit illico ou bien qu'on vous raconte, profitant de votre innocence ; nous n'écouterons plus le comte de Suzor qui a fait le voyage de Moscou pour adoucir les mœurs des slavophiles ; derrière lui, sans doute dans le même but, c'est Guerra¹ qui se met en route. Oui ! nous serons privés de bien des choses avec l'hiver, il y a beaucoup de choses que nous n'avons plus, beaucoup de choses que nous ne ferons plus ; cet été, nous avons l'intention de ne rien faire. Nous sommes fatigués ; il serait temps qu'on se repose. Ce n'est pas pour rien qu'on dit que Pétersbourg est une ville si européenne, une ville si affairée. Pétersbourg en a tant fait : laissez-le donc se reposer un peu dans ses datchas, dans ses forêts ; il a besoin de forêt, au moins pour l'été. C'est seulement à Moscou qu'on se repose avant de faire. Pétersbourg se repose après avoir fait. Tous les étés, en se promenant, il concentre ses pensées ; peut-être même, dès à présent, est-il en train de réfléchir à ce qu'il pourrait faire l'hiver prochain. Pétersbourg ressemble beaucoup de ce point de vue à un littérateur qui, certes, n'a rien écrit lui-même mais dont le frère a l'intention, depuis sa petite enfance, d'écrire un roman. Pourtant, en se préparant pour un chemin nouveau, il faut se retourner vers l'ancien, vers ce qu'on a passé, au moins faire ses adieux à telle ou telle chose ; jeter ne serait-ce qu'un coup d'œil, au moins, sur ce que nous avons fait, ce qui nous est tout particulièrement cher. Regardons, vous, qu'est-ce donc qui vous est tout particulièrement cher, mon bienveillant lecteur ? Je dis bienveillant parce que, à votre place, il y a longtemps que j'aurais abandonné la lecture des feuilletons en général, et de celui-ci en particulier. Et une autre raison pour laquelle j'aurais abandonné, c'est que, moi-même, et vous non plus, j'ai l'impression, je n'ai rien qui me soit cher dans le passé. Nous sommes tous comme des travailleurs qui portent une espèce de fardeau, un fardeau chargé de bon gré sur nos épaules, et nous sommes tout heureux d'être capables de le porter d'une façon européenne, avec la bienséance due, ne serait-ce que jusqu'à la

saison prochaine. Et de quelles occupations ne nous chargeons-nous pas ainsi, par imitation ! Par exemple, j'ai connu un monsieur qui ne pouvait pour rien au monde se décider à mettre des caoutchoucs, quelle que pût être la boue dans les rues, ni même une pelisse, quel que pût être le degré du froid ; ce monsieur possédait un manteau qui dessinait si bien sa taille, qui lui donnait un air si parisien, qu'il n'y avait aucun moyen de le décider à se couvrir d'une pelisse ou à avilir son pantalon par des caoutchoucs. Certes, pour ce monsieur, tout son européisme consistait en un habit très bien coupé, c'est pourquoi il aimait l'Europe pour ses lumières ; mais il est mort victime de son européisme, demandant qu'on l'enterre dans son pantalon le plus splendide. Quand on s'est mis dans les rues à vendre des alouettes rôties², lui, on l'a enterré.

Nous avons eu, par exemple, un excellent opéra italien – l'année prochaine, ce sera, ne disons pas mieux, mais plus riche. Mais je ne sais pas pourquoi j'ai toujours l'impression que nous gardons l'opéra italien pour le bon ton, plutôt par devoir. Si nous n'avons pas bâillé (j'ai même l'impression que nous avons un peu bâillé), du moins, nous nous sommes conduits d'une façon si polie, si bienséante, nous nous sommes si intelligemment gardés de manifester, nous nous sommes si bien gardés d'agresser les autres avec notre enthousiasme, que, de fait, c'est comme si nous étions en train de nous ennuyer, comme s'il y avait quelque chose qui nous pesait. Loin de moi l'idée de critiquer notre savoir-vivre dans le monde ; l'opéra, de ce point de vue, s'est montré très utile au public, faisant un tri tout naturel parmi les mélomanes entre les enthousiastes et les simples amateurs de musique ; les uns se sont rangés en haut, si bien qu'il s'est mis à y faire aussi chaud qu'en Italie ; les autres siégeaient dans leurs fauteuils, et, comprenant leur importance, l'importance du public cultivé, l'importance d'une hydre à mille têtes qui a son poids, son caractère, son verdict, ne s'étonnaient de rien, sachant d'avance que c'est en cela que

consiste la vertu principale d'un homme éduqué et mondain. Quant à nous, nous partageons entièrement l'opinion de cette dernière partie du public : nous devons aimer l'art tranquillement, sans nous laisser entraîner et sans oublier nos devoirs. Nous sommes des gens d'action ; parfois, nous n'avons pas même le temps d'y aller, au théâtre. Nous avons encore tant de choses à faire. Et c'est pourquoi j'en veux beaucoup à ces messieurs qui pensent qu'ils *doivent* à leur tour se mettre dans tous leurs états : que c'est comme si une sorte de devoir particulier leur était imposé d'équilibrer l'opinion du public avec leur enthousiasme de principe. Quoi qu'il en soit, et si envoûtants qu'eussent été les rondos, les cavatines et autres de nos Borsi, Guasco et Salvi, nous avons tiré notre opéra comme des bûches ; nous nous sommes fatigués, nous avons dépensé, et, si, vers la fin de la saison, nous avons bien jeté quelques bouquets, c'était comme pour remercier que l'opéra se termine. Ensuite, il y a eu Ernst³... Pétersbourg s'est à peine réuni pour le troisième concert. Aujourd'hui, nous lui faisons nos adieux, et, y aura-t-il des bouquets, nous ne le savons pas !

Comme si notre seul plaisir avait été l'opéra ; nous avons eu bien d'autres choses. Des bals excellents. Il y a eu des bals masqués. Mais un artiste divin nous a récemment raconté sur son violon ce que peut être un bal masqué du Sud, et, moi, satisfait de ce récit, j'ai refusé d'assister à nos multiples bals masqués du Nord. Les cirques ont réussi. A ce qu'il paraît, ils réussiront également l'année prochaine. Avez-vous remarqué, messieurs, comme notre simple peuple s'amuse dans ses fêtes ? Mettons que la chose se passe au Jardin d'été. Une foule énorme, compacte, avance d'un pas digne et mesuré ; tout le monde a mis des habits neufs. Parfois, rarement, des femmes de boutiquiers et des jeunes filles se permettent de croquer des noisettes. Au loin tonne une musique isolée, et, le caractère essentiel de tout : tous semblent attendre quelque chose, tous ont sur le visage une question des plus naïves : et

quoi ensuite ? C'est tout ? On voit, peut-être, s'agiter un quelconque savetier allemand ; et encore, pas longtemps. Et c'est comme si cette foule en voulait aux nouvelles mœurs, à ses amusements de la capitale. La foule, elle rêve du *trépak*, de la balalaïka ; le manteau sibérien dénudant la poitrine ; le vin coulant à flots et sans la moindre mesure ; bref, tout ce qui permettrait de se dégingander, de se lâcher la bride, comme on le fait chez soi, à la campagne. Mais c'est la bienséance qui gêne, cela ferait comme déplacé, et la foule regagne dignement ses foyers ; jamais, cela s'entend, sans faire un détour par un "établissement".

J'ai l'impression qu'il y a là quelque chose qui nous ressemble, messieurs. Nous, bien sûr, nous n'exprimerons pas notre étonnement naïf, nous ne demanderons pas : alors, c'est tout ? nous n'exigerons pas quelque chose de plus ; nous savons très bien que, pour nos quinze roubles, nous avons eu nos plaisirs européens ; et cela nous suffit. Qui plus est, nous recevons la visite de célébrités si patentées que nous ne pouvons pas nous plaindre. Nous avons appris, n'est-ce pas, à ne nous étonner de rien. Si ce n'est pas un Rubini, aucun chanteur ne nous fait rien ; tel écrivain n'est pas Shakespeare, à quoi bon perdre son temps à le lire ? Même si l'Italie forme les artistes, c'est Paris qui les lance. Avons-nous le temps de porter, de former, d'encourager et de lancer de nouveaux talents ; un chanteur, par exemple ? On nous en envoie de là-bas, tout prêts, avec leur gloire. Comme il arrive souvent, chez nous, qu'un écrivain ne soit pas compris et soit rejeté par une génération ; des dizaines d'années plus tard, après deux ou trois générations, on le reconnaît, et les vieillards les plus consciencieux se contentent de hocher la tête. Nous les connaissons bien, nos habitudes ; nous sommes souvent mécontents de nous-mêmes ; nous sommes souvent haineux contre nous-mêmes et les obligations dont nous charge l'Europe. Nous sommes des sceptiques ; nous avons très envie d'être des sceptiques. Et c'est d'un air bougon, méchant, que

nous nous défions de l'enthousiasme, que nous en préservons notre sceptique âme slave. Parfois, on serait prêts à se réjouir – et si ce n'était pas de ce qu'il fallait ; et si on tombait à côté ; que dirait-on, alors, de nous ? Ce n'est pas pour rien que nous aimons si fort les bienséances.

Au reste, laissons cela ; il vaut mieux nous souhaiter un bon été ; nous ferions de si belles promenades, nous nous reposerions si bien. Où donc partirons-nous, messieurs ? A Revel, à Helsingfors, dans le Sud, à l'étranger, ou, simplement, dans nos datchas ? Qu'y ferons-nous ? Pêcher, danser (ils sont si bien, les bals d'été !), nous ennuyer un petit peu, ne pas quitter nos obligations de service à la ville, et, en général, allier l'utile à l'agréable. Si vous avez envie de lire, prenez les deux tomes du *Contemporain* pour mars et avril ; ils contiennent, comme vous savez, le roman *Une histoire ordinaire*, lisez-le, si vous n'avez pas eu le temps de le lire en ville. C'est un bon roman. Le jeune auteur fait preuve de dons d'observation, de beaucoup d'intelligence ; l'idée nous paraît quelque peu attardée, littéraire ; mais elle est développée habilement. Au reste, le désir insistant que l'auteur manifeste de tenir son idée et de l'expliquer de la façon la plus détaillée possible confère au roman une espèce de dogmatisme particulier et une sécheresse, on peut même dire qu'il l'étire en longueur. Ce défaut n'est même pas racheté par le style léger, presque virevoltant, de M. Gontcharov. L'auteur fait confiance à la réalité, il représente les gens comme ils sont. Les femmes de Pétersbourg sont très réussies.

Le roman de M. Gontcharov est fort intéressant ; mais le compte rendu de la Société de visite des pauvres est encore plus intéressant. Nous avons été particulièrement heureux de cet appel à toute la masse du public ; nous sommes heureux de toutes les unions, surtout de toute union pour une bonne cause. Ce compte rendu contient bien des faits intéressants. Le fait le plus intéressant pour nous a été l'extraordinaire pauvreté de la caisse de la société ; mais ne désespérons pas ; il y a beaucoup

de nobles cœurs. Mentionnons ce soldat qui a fait don de vingt roubles argent – pour ses moyens, une somme sans doute énorme. Que se passerait-il si tout le monde faisait un don en proportion ? Les dispositions de la Société pour la distribution des aides sont excellentes et démontrent une philanthropie professée sans contrainte, consciente en profondeur de sa destination. A propos de philanthropie contrainte. Ces jours-ci, nous passions devant une librairie et avons vu en vitrine le dernier *Iéralach*⁴. On y représente d'une façon très juste et populaire un philanthrope sous contrainte, celui-là même qui

Pour un pli au jabot

Casse les dents, les côtes

*De son vieux Gavril*⁵,

et qui, dès qu'il sort de chez lui, se sent soudain pénétré d'une compassion sincère envers son prochain. Des autres, nous ne dirons pas un mot, même s'il y a là beaucoup d'observations mordantes, actuelles. M. Névakhovitch⁶ ne veut-il pas que nous lui racontions, à propos de philanthropie, une petite histoire ?

Un propriétaire racontait avec une grande fougue qu'il ressentait de l'amour envers l'humanité et à quel point il se sentait pénétré par les besoins du siècle.

— Tenez, mon bon monsieur, mes domestiques, ils se divisent en trois catégories, racontait-il. Les serviteurs anciens, vénérables, qui ont servi mon père et mon grand-père fidèlement et sans reproche, forment la première catégorie. Ils vivent dans des pièces lumineuses, propres, avec tout le confort, et mangent ce que mangent les maîtres. La deuxième catégorie, ce sont des serviteurs ni vénérables, ni émérites, mais, quoi, des gens convenables ; je les tiens dans une pièce claire commune, et, tous les jours de fête, ils ont droit à des tourtes. La troisième catégorie, ce sont des canailles, des

gredins et des voleurs de toutes sortes ; eux, je ne leur donne pas de tourtes, et, le samedi, je leur *enseigne* la morale. Les chiens n'ont que ce qu'ils méritent ! Des gredins, je vous dis !

— Vous en avez beaucoup de la première catégorie ? demanda-t-on au propriétaire.

— Ma foi... à vrai dire... répondit-il avec un certain trouble, pas encore un seul... les gens, ce sont des bandits et des voleurs... personne qui mérite votre philanthropie.

[1](#) Le Cirque Guerra était un cirque français qui avait remporté un grand succès à Pétersbourg pendant la saison 1846-1847. (N.d.T.)

[2](#) Petits pains en forme d'oiseaux qui se vendaient à partir du mois de mars. (N.d.T.)

[3](#) Heinrich Wilhelm Ernst (1814-1865), violoniste et compositeur, donna des concerts à Pétersbourg en mars, avril et mai 1847. (N.d.T.)

[4](#) Album annuel de caricatures publié en 1846 et 1847. (N.d.T.)

[5](#) Extrait d'un célèbre poème de Denis Davydov (1784-1839), *La Chanson contemporaine* (1836), qui présente une série de portraits de faux "libéraux". (N.d.T.)

[6](#) M. Névakhovitch était l'éditeur du *Iéralach*. (N.d.T.)

27 avril 1847

Tout récemment encore, je n'arrivais pas du tout à m'imaginer l'habitant de Pétersbourg autrement qu'en robe de chambre, en bonnet de nuit, dans une chambre soigneusement calfeutrée, et chargé du devoir impérieux de prendre une cuillère à soupe de je ne sais quoi toutes les deux heures. Evidemment, tout le monde n'était pas malade. Certains étaient interdits de grippe par leurs obligations. D'autres étaient défendus par leur nature de preux. Mais voilà qu'enfin luit le soleil, et cette nouvelle en vaut sans discussion n'importe quelle autre. Le convalescent hésite ; il ôte, non sans crainte, son bonnet de nuit, remet de l'ordre, songeur, à son physique et finit par consentir à mettre le nez dehors, évidemment armé de pied en cap, avec son tricot, sa pelisse, ses bottes de feutre. Une stupeur plaisante le saisit devant la tiédeur de l'air, cette espèce d'oisiveté des foules de la rue, le bruit assourdissant des équipages sur la chaussée toute nue. Enfin, sur le Nevski, le convalescent avale une poussière nouvelle ! Son cœur commence à battre et quelque chose comme un sourire déforme ses lèvres jusqu'alors serrées d'un air méfiant et interrogateur. La première poussière de Pétersbourg après un déluge de boue, et quelque chose de très mouillé dans l'air, bien sûr, cela ne le cède en rien à la douceur de l'antique fumée des foyers ancestraux, et le promeneur, du visage duquel retombe la méfiance, se décide enfin à jouir du printemps. En général, dans l'habitant de Pétersbourg qui se décide à jouir du printemps, il y a quelque chose de si bienveillant et de si naïf, qu'on peut croire impossible de ne pas partager sa joie. Il oublie même, en rencontrant une connaissance, sa question habituelle, *quoi de neuf ?* et la remplace par une autre,

combien plus intéressante : *ce temps, hein ?* Or, nous savons qu'après le temps, surtout quand le temps est mauvais, la question la plus blessante à Pétersbourg est "quoi de neuf ?". J'ai remarqué souvent qu'au moment où deux amis pétersbourgeois se retrouvent quelque part, et qu'après s'être salués ils se sont demandé d'une seule voix *quoi de neuf ?*, on entend une sorte de poignante mélancolie au fond de leur voix, quelle qu'ait pu être l'intonation de ces voix au début de leur entretien. De fait, un désespoir presque total pèse sur cette question pétersbourgeoise. Mais le plus humiliant est que cette question est le plus souvent posée par un être complètement indifférent, un Pétersbourgeois de toujours, qui connaît parfaitement les coutumes, qui sait d'avance qu'on ne lui répondra rien, qu'il n'y a rien de neuf, qu'il a déjà posé cette question un bon millier de fois, voire un peu plus, sans le moindre succès et qu'il s'est donc apaisé depuis longtemps ; mais, malgré tout, il interroge, et c'est comme s'il s'intéressait, comme si une sorte de bienséance l'obligeait à participer lui aussi à quelque chose de social et à avoir des intérêts publics. Mais, les intérêts publics... je veux dire, les intérêts publics, nous en avons, nous ne discutons pas. Nous aimons tous notre patrie d'un amour enflammé, nous aimons notre Pétersbourg, nous aimons le jeu si l'occasion se présente : bref, nous avons plein d'intérêts publics. Mais ce sont les cercles qui sont le plus en usage chez nous. Nous savons même que toute la ville de Pétersbourg n'est rien d'autre que la réunion d'une quantité astronomique de petits cercles, dont chacun possède ses règles, ses codes de bienséance, sa loi, sa logique et son oracle. Cela, c'est, d'une certaine façon, le produit de notre caractère national, qui est encore un peu effarouché par la vie publique et ne rêve que de rester chez soi. De plus, pour la vie publique, il faut tout un art, il faut préparer tant de conditions – bref, on est mieux chez soi. Là, c'est plus naturel, il n'y a pas besoin d'art, c'est plus tranquille. Dans le cercle, votre *quoi de neuf ?* recevra une réponse fringante. La question prend tout de suite

un sens privé, et on vous répond donc soit par un ragot, soit par un bâillement, soit par quelque chose en réponse à quoi, vous-même, d'une façon cynique et patriarcale, vous émettez un bâillement. Dans le cercle, on peut de la façon la plus paisible et la plus douce traîner sa vie utile, entre un bâillement et un ragot, jusqu'à ce moment où la grippe ou bien la fièvre chaude s'en vient visiter votre foyer domestique, et vous lui faites des adieux stoïques, indifférent et complètement ignorant de la façon dont tout s'est passé jusqu'alors dans votre vie, et de pourquoi cela s'est passé ainsi. On meurt dans la pénombre, dans le noir, par un jour larmoyant sans éclaircie, complètement stupéfait de la façon dont tout cela s'est arrangé, mais quoi, on a vécu, non (on a vécu, semble-t-il), on a atteint certaines choses, et voilà que, maintenant, comme ça, pour une raison insaisissable, il faut absolument laisser ce monde agréable et tranquille, pour se transporter dans un monde meilleur. Dans certains cercles, du reste, on parle beaucoup d'affaires ; quelques personnes cultivées et bien intentionnées se rassemblent avec fougue, on chasse avec acharnement tous les plaisirs inutiles du genre ragots et cartes (bien sûr, pas dans les cercles littéraires), et il se parle avec une passion incompréhensible de toutes sortes de matières sérieuses. Une fois qu'on a parlé tout son soûl, qu'on a bien conversé, qu'on a réglé un certain nombre de questions d'intérêt général, et qu'on s'est convaincus de tout les uns les autres, tout le cercle tombe dans une sorte d'énervement, une sorte de relâchement désagréable. Au bout du compte, on se dispute, il se dit un certain nombre de vérités cinglantes, il se découvre un certain nombre d'allusions personnelles perfides et audacieuses, et, pour finir, tout se délite, s'apaise, acquiert de la raison, une expérience de la vie pratique, et se transforme peu à peu en un cercle de la première catégorie que nous avons décrite. Certes, vivre ainsi est agréable ; mais c'est le dépit, oui, un dépit mordant qui finit par vous prendre. Moi, par exemple, si le dépit me prend dans notre cercle patriarcal,

c'est parce qu'il s'y forme et s'y dessine chaque fois un monsieur du caractère le plus insupportable. Ce monsieur-là, vous le connaissez très bien, messieurs. Son nom est légion. C'est un monsieur qui a *bon cœur*, et n'a rien d'autre à part ce *bon cœur*-là. Comme si c'était une perle si rare, à l'époque où nous sommes, d'avoir bon cœur ! Comme si, enfin, il fallait tellement l'avoir, ce bon cœur éternel ! Ce monsieur qui possède cette qualité si merveilleuse avance dans le monde pleinement persuadé qu'il aura largement assez de son bon cœur pour être pleinement heureux et satisfait. Il est tellement sûr de son succès qu'il a méprisé tous les autres moyens en préparant le chemin de sa vie. Par exemple, il ne connaît ni frein ni retenue en rien. Chez lui, tout est grand ouvert, tout est franc.

Cet homme a une tendance extrême à aimer d'un seul coup, à devenir l'ami, et il est pleinement persuadé que, lui aussi, on l'aimera tout de suite en retour, finalement pour la seule raison qu'il se sera mis à aimer tout le monde. Son bon cœur n'a même jamais eu l'idée qu'il ne suffit pas encore d'aimer avec chaleur, qu'il faut aussi posséder l'art de se faire aimer des autres, sans quoi tout est perdu, sans quoi la vie n'est pas une vie, ni pour son bon cœur ni pour ce malheureux que, naïvement, ce bon cœur a choisi comme objet d'attachement irrésistible. Si cet homme-là se trouve un ami, cet ami se transforme tout de suite en objet domestique, en quelque chose comme un crachoir. Tout, tout, toute la saleté qu'on peut avoir à l'intérieur, comme dit Gogol¹, tout lui vole de la langue vers le cœur de l'ami. L'ami est obligé de tout écouter et de compatir à tout. Ce monsieur a-t-il été trompé dans la vie, trompé par sa maîtresse, a-t-il perdu aux cartes, immédiatement, comme un ours, il fonce, sans qu'on l'invite, dans l'âme de son ami, et il épanche sans retenue tous ses petits riens, sans remarquer souvent que son ami lui-même a la migraine avec ses soucis propres, que ses enfants sont morts, qu'il est arrivé malheur à sa femme, qu'à la fin c'est lui-même,

ce monsieur au bon cœur, qui rend fou son ami et qu'à la fin on fait une allusion très délicate au temps splendide qu'il fait dehors, un temps dont on peut profiter pour une promenade solitaire et immédiate. Tombera-t-il amoureux de quelque femme, il l'offensera mille fois avec son caractère naturel avant de remarquer quoi que ce soit de son cœur aimant ; avant de remarquer (s'il est seulement capable de remarquer) que cette femme se dessèche de son amour, qu'elle se sent mal, finalement, qu'elle se sent dégoûtée d'être avec lui, et qu'il a empoisonné toute son existence, avec les tendances forestières de son cœur plein d'amour. Oui ! c'est seulement dans la solitude, dans les recoins, et, plus que tout, dans les cercles, que se fabrique cette merveilleuse œuvre de la nature, *cet exemplaire de notre matière première*, comme disent les Américains, un exemplaire qui n'a pas demandé une goutte d'art, dans lequel tout est naturel, tout est de génération spontanée, sans frein et sans retenue. Cet homme, il oublie, et, dans sa naïveté totale, il ne soupçonne même pas, que la vie est un art, que vivre signifie faire de soi-même une œuvre d'art ; que c'est seulement dans les intérêts généraux, dans la sympathie avec la masse de la société, et non dans ses exigences directes et immédiates, non dans son apathie, non dans l'indifférence qui éparpille la masse, non dans l'isolement, que l'homme peut tailler en un diamant précieux et authentique le trésor qu'il possède, son capital, son bon cœur !

Seigneur mon Dieu ! Où sont passés les antiques méchants des mélodrames et des romans d'antan, messieurs ! Que c'était agréable quand ils étaient de ce monde ! Et si c'était agréable c'était que, là, tout de suite, à portée de la main, il y avait un homme, modèle de vertu, qui défendait enfin l'innocence et punissait le vice. Ce méchant, ce *tiranno ingrato*, il était né méchant, tout prêt par une espèce de prédestination du sort mystérieuse et totalement incompréhensible. Tout en lui était l'incarnation de la méchanceté. Il était déjà méchant dans le

ventre de sa mère ; bien plus : ses ancêtres, pressentant sans doute son arrivée dans le monde, avaient, exprès, choisi *un nom de famille* qui correspondait parfaitement à la situation sociale de leur petit-neveu futur. Et, rien qu'à son nom de famille, vous entendiez que cet homme se promenait avec un poignard, qu'il trucidait les gens, comme ça, pour le plaisir, Dieu seul savait pourquoi. Qu'il était comme une machine, juste faite pour trucider et incendier. Là, c'était bien ! Au moins, on comprenait ! Maintenant, Dieu sait de quoi ils parlent, les auteurs. Maintenant, soudain, ça vous arrive, comme ça, que l'homme le plus vertueux du monde, et l'homme, encore, le moins capable de commettre une méchanceté quelconque, que cet homme, donc, se révèle être un monstre intégral, et encore, sans le remarquer lui-même. Et, le plus contrariant, il n'y a personne pour le lui faire remarquer, personne pour le lui dire, et, lui, du coup, il vit de longues années, chargé d'honneurs, et finit par mourir, couvert de tels honneurs, de telles louanges qu'on se sent devenir jaloux, souvent accompagné de larmes tendres et sincères, et, ce qui est le plus drôle, pleuré par sa propre victime. Et, malgré cela, le monde est parfois tellement raisonnable qu'on ne comprend absolument pas comment diantre une telle chose est possible. Tout ce qu'on a pu faire, aux heures d'oisiveté, pour le bonheur des gens ! Tenez, ne serait-ce qu'un exemple, un cas parmi les plus récents : un bon ami à moi, homme qui, un moment, me voulait du bien et qui, même, fut quelque peu mon protecteur, Ioulia Mastakovitch², a l'intention de se marier. On peut le dire en vérité, il est difficile de se marier à un âge plus raisonnable. Il ne s'est pas encore marié, il lui reste encore trois semaines avant le mariage ; mais, chaque soir, il enfille déjà son gilet blanc, met sa perruque, toutes les médailles, achète un bouquet et des bonbons et va faire sa visite pour plaire à Glafira Pétrovna, sa fiancée, une jeune fille de dix-sept ans, pleine d'innocence et totalement ignorante du mal. La seule idée de cette dernière circonstance amène le petit

sourire le plus tarabiscoté sur les lèvres mielleuses de Ioulian Mastakovitch. Non, il est même agréable de se marier à un âge pareil ! A mon avis, tant qu'à tout dire, il est même indécent de faire cela dans l'adolescence, c'est-à-dire avant trente-cinq ans. Passion de moineau ! Non là, quand vous avez juste la cinquantaine – la position, la décence, le ton, la rondeur physique et morale –, c'est bien, vraiment, c'est bien ! et quelle idée ! on a vécu, longtemps vécu, on a fini par faire sa pelote... Voilà pourquoi je me demandais, avec une telle stupeur, ces jours-ci, pour quelle raison Ioulian Mastakovitch, au soir, faisait les cent pas dans son bureau, les mains derrière le dos, affichant sur le visage un air si morne et d'une aigreur comme tellement pas propre que s'il y avait eu dans le caractère du fonctionnaire qui se trouvait assis dans un coin du même bureau, enchaîné à une affaire de dix quintaux des plus urgentes, le moindre aliment frais, il aurait tourné tout de suite, inévitablement, à un unique regard de son protecteur. C'est seulement maintenant que j'ai compris de quoi il s'agissait. Je n'aurais même pas tellement envie de raconter : une circonstance si stupide, si insignifiante, qui n'entrera jamais dans les calculs des gens qui ont des pensées nobles. Rue Gorokhovaïa, au troisième sur rue, il y a un appartement. A un certain moment, j'avais eu envie de le louer. Cet appartement est loué en ce moment par une femme d'assesseur : c'est-à-dire, femme d'assesseur, elle l'a été, mais, à présent, elle est veuve, et c'est une jeune dame très bien ; son air est très plaisant. Et donc, Ioulian Mastakovitch était déchiré par un souci, c'est-à-dire la façon de faire en sorte qu'une fois marié il puisse rendre visite comme avant, quoique plus rarement, le soir, à Sofia Ivanovna, de façon à pouvoir lui parler de son affaire au tribunal. Sofia Ivanovna a déposé une requête depuis déjà deux ans, et son chargé d'affaires est Ioulian Mastakovitch, lequel est un cœur d'or. Voilà pourquoi de telles rides affluaient sur son front respecté. Pourtant, il enfile enfin son gilet blanc, prend un bouquet et des bonbons, et, de l'air le

plus joyeux du monde, part chez Glafira Pétrovna. “Il y a quand même des gens heureux ! me disais-je, repensant à Ioulia Mastakovitch. Déjà dans la fleur de ses respectables années, un homme trouve une amie, qui le comprend entièrement, une jeune fille de dix-sept ans, innocente, éduquée et qui n’a quitté la pension que depuis un mois. Et il va vivre, cet homme-là, et il va vivre, dans le bonheur et le contentement !” La jalousie m’a pris ! Or, la journée, à ce moment-là était si sale et si morne. Je traversais la place aux Foins. Mais je suis feuilletoniste, messieurs, je dois vous parler des nouvelles les plus fraîches, les plus *palpitantes* – pour employer cette expression étrange et respectable créée sans doute dans l’espoir que le lecteur pétersbourgeois se mette littéralement à palpiter de joie en apprenant telle ou telle nouvelle palpitante, par exemple celle que *Jenny Lind*³ repart à Londres. Mais qu’a donc à faire le lecteur pétersbourgeois de *Jenny Lind* ! Avec déjà tout ce qu’il a chez lui... Mais, justement, messieurs, à nous, nous n’avons rien, non, rien de rien. Je traversais donc la place aux Foins, réfléchissant à ce que je pourrais bien écrire. L’angoisse me rongait. C’était une matinée brumeuse, humide. Pétersbourg s’était levé rageur et en colère, comme une fille mondaine à bout de nerfs, qui a jauni de rage depuis le dernier bal. Il était en colère des pieds jusqu’à la tête. Avait-il mal dormi, avait-il eu durant la nuit un trop grand épanchement de bile, s’était-il enrhumé ou avait-il attrapé quelque refroidissement, avait-il perdu, la veille au soir, aux cartes, comme un gamin, au point qu’il lui avait fallu se lever au matin les poches absolument vides, plein de dépit contre ses femmes mauvaises et trop gâtées, ses enfants paresseux et grossiers, la meute austère et mal rasée de ses valets, les youpins créanciers, les fripouilles de conseillers, de conseillers et de toutes sortes de souffleurs à l’oreille – il serait difficile de le dire ; le fait est qu’il était tellement en colère que la tristesse vous prenait à voir ses murs énormes et humides, ses marbres, ses bas-reliefs, ses statues, ses colonnes,

qui, elles aussi, étaient comme en colère contre le mauvais temps, tremblaient et, presque littéralement, grinçaient des dents d'humidité, le granit dénudé et mouillé des trottoirs qui se craquelait comme de rage sous les pieds des passants et, enfin, les passants eux-mêmes, les passants vert pâle, comme pris d'une colère terrible, rasés, pour la plupart de la plus belle, de la plus soigneuse des façons, et courant en tous sens pour remplir leurs devoirs. Tout l'horizon de Pétersbourg avait l'air si morne, mais si morne... Pétersbourg boudait. On voyait qu'il avait une envie terrible de concentrer, comme cela arrive dans ce genre de cas chez certains messieurs colériques, tout le dépit de son angoisse sur une personne de second plan quelconque qui se serait trouvée là, de se disputer, de se fâcher avec elle définitivement, de couvrir n'importe qui de tous les noms de la terre, et puis, pour lui-même également, de s'enfuir, quelque part, n'importe où, loin de son poste, et ne rester pour rien au monde dans les austères marécages d'Ingermanland⁴. Le soleil lui-même, qui était parti, la nuit durant, aux antipodes suite à on ne sait quelles raisons les plus impérieuses et qui revenait aussi vite qu'il pouvait avec un sourire si accueillant, un amour si somptueux pour embrasser son grand enfant malade et trop gâté, s'était arrêté à mi-chemin ; il regardait avec stupeur et compassion le ronchon mécontent, l'enfant bilieux, livide, et il se couche tristement derrière des nuages de plomb. Un seul rayon clair et joyeux, comme s'il avait gagné le droit de se rendre chez les gens, s'envole allègrement, pour un instant, hors des ténèbres violettes, se met à jouer allègrement sur les toits des immeubles, brille sur les murs obscurs et humides, se fragmente en mille étincelles dans chaque goutte de pluie, et disparaît, comme vexé de sa propre solitude – il disparaît comme une exaltation inattendue, qui fait irruption par surprise dans la sceptique âme slave, exaltation qui lui fera honte à elle-même tout de suite après, et qu'elle ne reconnaîtra plus. Immédiatement, on voit se répandre sur Pétersbourg une

pénombre des plus ennuyeuses. Il était une heure de l'après-midi et l'horloge de la ville, semblait-il, elle-même, ne pouvait pas comprendre de quel droit on la forçait à battre une telle heure dans une pareille obscurité.

C'est là que je croisai une procession funéraire et, en ma qualité de feuilletoniste, je me souvins que la grippe et la fièvre chaude étaient presque la question du jour à Pétersbourg. C'était un enterrement fastueux. Le héros du cortège, dans un riche cercueil, partait, avec le décorum, solennellement, les pieds devant, dans les appartements les plus pratiques qui soient au monde. Une longue file de capucins, cassant sous leurs bottes pesantes les branches de sapin répandues sur le sol, envahissait toute la rue d'une odeur de résine. Un bicorne à plumet qui trônait sur le cercueil proclamait aux passants, avec toute l'étiquette, le rang de ce grand-là. Les médailles flottaient derrière lui sur des coussins. A côté du cercueil, pleurait à chaudes larmes, inconsolable, un colonel aux cheveux déjà complètement blancs, sans doute le gendre du défunt, ou son cousin peut-être. Dans la longue file des carrosses, on voyait passer, comme il se doit, des visages tendus par le deuil, on entendait chuintier les ragots incessants, et les enfants, dans leurs pleureuses blanches, riaient gaiement. Une espèce d'angoisse me prit alors, une sorte de dépit, et, moi qui n'avais absolument personne à injurier, c'est avec la mine la plus injurieuse et même un air profondément vexé que je saluai l'amabilité d'un cheval flegmatiquement fourbu de ses quatre membres, depuis déjà longtemps dans sa colonne, qui avait mâchonné depuis longtemps sa dernière poignée de foin, volé à l'équipage d'à côté, et qui, par pur désœuvrement, avait décidé de plaisanter, c'est-à-dire de choisir le passant le plus sévère et le plus occupé (pour lequel, vraisemblablement, il m'avait pris), le saisir légèrement par le col ou la manche, le traîner à soi, et puis, comme si de rien n'était, me montrer à moi, frissonnant et surpris dans mes noires pensées matinales, sa tête adorable et barbue. La pauvre rosse ! Je rentrai chez

moi et me disposai à écrire mes annales, mais, sans trop savoir comment moi-même, j'ouvris une revue et me plongeai dans la lecture d'une nouvelle.

Dans cette nouvelle, on décrivait une famille moscovite d'un milieu moyen, obscur⁵. On y parlait également d'amour, mais je n'aime pas lire des histoires d'amour, messieurs, je ne sais pas ce qu'il en est pour vous. Et ce fut comme si je m'étais transporté à Moscou, dans ma patrie lointaine. Si vous n'avez pas lu cette nouvelle, messieurs, lisez-la. C'est vrai, que puis-je vous dire de plus neuf, de mieux ? Que la perspective Nevski voit prospérer de nouveaux omnibus, que la Néva a occupé tout le monde pendant toute la semaine, que l'on continue de bâiller dans les salons, à jours fixes, en attendant l'été avec impatience. Cela, peut-être ? Mais cela, messieurs, vous en avez assez depuis longtemps. Tenez, vous avez lu la description d'un matin nordique. N'est-ce pas : assez d'ennui comme ça ? Alors lisez, par une heure de grisaille, par un matin de grisaille comme celui-ci, cette nouvelle sur une petite famille moscovite et une glace de famille brisée. C'est comme si j'avais vu dans mon enfance cette pauvre Anna Ivanovna, la mère de famille, et je connais aussi Ivan Kirilytch. Ivan Kirilytch est un brave homme, sauf que, quand il s'amuse, quand il se laisse emporter, il aime faire certains tours. Tenez, par exemple, son épouse est malade et a toujours peur de mourir. Et, lui, devant les gens, il commence à rire, et, de loin, pour s'amuser, il se met à dire qu'il va se remarier, une fois qu'il sera veuf. Sa femme se contient, se contient, elle rit, en se forçant – que faire, c'est le caractère de son mari. Ou bien, on casse la théière ; c'est vrai, elle valait cher ; mais, devant les gens, quand même, la honte vous vient quand le mari commence à vous faire la morale et vous reprocher votre maladresse. Ou bien, c'est Mardi gras. Ivan Kirillovitch était absent. Se réunissent pour la soirée, comme en cachette, beaucoup de jeunes amies de l'aînée des filles, Olenka. Il y avait là aussi beaucoup de jeunes gens, de ces

gaillards délurés ; il y avait, par exemple, un certain Pavel Loukitch, qu'on dirait tout droit sorti d'un roman de Walter Scott. Ce Pavel Loukitch, il a tourné la tête à tout le monde, et il a proposé de jouer à colin-maillard. Anna Ivanovna, malade, avait toujours eu comme un pressentiment ; mais, entraînée par le désir commun, elle avait autorisé la partie de colin-maillard. Ah, messieurs, c'était comme il y a quinze ans, quand, moi aussi, je jouais à colin-maillard ! Quelle partie ! Et ce Pavel Loukitch ! Ce n'est pas pour rien que Sachenka, la petite camarade d'Olenka aux yeux noirs, chuchotait, se serrant contre le mur, dans une attente frissonnante, qu'elle était perdue. Tellement Pavel Loukitch faisait peur quand on lui bandait les yeux. Il arriva que les enfants les plus jeunes se blottirent dans un coin sous une chaise et firent du bruit devant la glace ; Pavel Loukitch se rua vers le bruit, la glace chancela, s'arracha de ses attaches rouillées et, par-dessus sa tête, dégringola par terre où elle se brisa en mille morceaux. Oh ! quand je lisais, c'était comme si, cette glace, c'est moi qui l'avais cassée ! comme si j'étais coupable de tout. Anna Ivanovna pâlit ; tout le monde se dispersa, tout le monde fut pris d'une peur panique. Qu'allait-il se passer ? J'attendais le retour d'Ivan Kirillovitch avec impatience et frayeur. Je pensais à Anna Ivanovna. Le voilà de retour, à minuit, un peu pompette. Il est accueilli sur le perron par cette langue de vipère, la grand-mère, un type antique de Moscou, et elle lui chuchote quelque chose, sans doute à propos du *malheur* qui venait de survenir. Mon cœur se mit à battre, et, brusquement, l'orage éclata, il éclata avec la foudre et le tonnerre, puis en diminuant de plus en plus ; j'entendis la voix d'Anna Ivanovna, qu'allait-il se passer ? Trois jours plus tard, elle gardait le lit, un mois plus tard, elle mourait d'une phtisie galopante. Mais comment cela, à cause d'une glace brisée ? Enfin, cela est-il possible ? Eh oui, et pourtant, elle est morte. Il y a une sorte de charme dickensien qui se répand dans

l'évocation des dernières minutes de cette vie douce et sans éclat !

Ivan Kirillovitch, lui aussi, il est bien. Il est presque devenu fou. C'est lui-même qui courait chez l'apothicaire, se disputait avec le médecin, et n'arrêtait pas de pleurer que sa femme l'abandonnait ! Oui, j'en repensais à bien des choses. A Pétersbourg aussi, il y a beaucoup de familles comme celle-là. J'ai connu personnellement un Ivan Kirillovitch. Mais il y en a partout en nombre suffisant. Si je parle, messieurs, de cette nouvelle, c'est que, moi aussi, j'ai l'intention de vous raconter une nouvelle... Mais une autre fois. Et, tiens, à propos de littérature. Nous avons entendu dire que beaucoup de gens étaient très contents de la saison littéraire. Il n'y a pas eu de cris, de virulence particulière ni trop de crêpage de chignon ; et pourtant, on a vu paraître un certain nombre de nouveaux journaux et de nouvelles revues. Tout semble devenir plus sérieux, plus sévère ; on sent en tout plus de rigueur, de maturité, de réflexion, de concorde. Certes, le livre de Gogol⁶ a fait beaucoup de bruit au début de l'hiver. Ce qui est remarquable, c'est l'écho unanime qu'il a reçu dans presque tous les journaux et les revues, alors qu'ils se combattent constamment les uns les autres dans leurs tendances.

Pardon, j'oubliais l'essentiel. Tout le temps que je racontais, je le gardais en tête, et je l'ai oublié. Ernst donne un concert supplémentaire ; la recette sera versée au profit de la Société de visite des pauvres et de la Société de bienfaisance allemande. Nous ne disons même pas que le théâtre sera plein, c'est là une certitude.

¹ Allusion au livre de Gogol qui venait de paraître, *Extraits de la correspondance avec des amis*, livre qui avait soulevé l'indignation des milieux libéraux que Dostoïevski fréquentait alors. (N.d.T.)

² Le personnage de Ioulian Mastakovitch réapparaîtra chez Dostoïevski dans deux nouvelles datées de 1848 : "Un sapin de Noël et un mariage" (in *Premières miniatures*, Babel n^o 445) et "Un cœur faible" (Babel n^o 430). (N.d.T.)

³ Jenny Lind (1820 -1887) était une célèbre cantatrice. (N.d.T.)

[4](#) Il s'agit de l'ancien nom de la province de Saint-Pétersbourg. (N.d.T.)

[5](#) Allusion à une nouvelle de P. Koudriavtsev, "Sboïev", publiée dans les *Otétchestvennyé zapiski* (littéralement : les "Carnets patriotiques") en 1847. (N.d.T.)

[6](#) Il s'agit des *Extraits de la correspondance avec des amis*. (N.d.T.)

11 mai

Savez-vous, messieurs, ce que cela veut dire, dans notre vaste capitale, un homme qui possède en réserve une nouvelle quelconque, une nouvelle que personne d'autre ne connaît encore, et un homme qui possède, de plus, l'heureux talent de la raconter d'une manière agréable ? A mon avis, c'est presque un grand homme ; du moins, sans aucun doute, avoir en réserve une nouvelle, c'est mieux que posséder un capital. Quand un Pétersbourgeois apprend une nouvelle rare et vole la raconter, il ressent à l'avance une sorte de volupté spirituelle ; sa voix s'est alanguie et tremble de plaisir ; quant à son cœur, c'est comme s'il se baignait dans de l'huile de rose. A cette minute-là, aussi longtemps qu'il n'a pas encore communiqué sa nouvelle, aussi longtemps qu'il vole vers ses amis à travers la perspective Nevski, il s'est débarrassé d'un coup de tous ses ennuis ; même (la chose est observée) il se sent guéri de ses maladies les plus enracinées, il pardonne même à ses amis avec plaisir. Il est serein et grand. Et d'où cela vient-il ? Cela vient de ce que l'homme de Pétersbourg, en cette minute solennelle, a conscience de sa dignité, de toute son importance et qu'il se rend une pleine justice. Bien plus. Moi-même, et vous aussi, messieurs, sans doute, nous connaissons beaucoup de gens que (sauf cas d'urgence des plus désagréables) nous ne laisserions pour rien au monde entrer une deuxième fois dans notre vestibule, invités chez notre chambellan. C'est vil ! Le monsieur comprend lui-même qu'il est dans son tort, et il ressemble fort à un petit chien, la queue et les oreilles basses, qui reste là, à attendre la suite. Et, d'un seul coup, voilà

l'instant venu ; et ce même monsieur sonne à votre porte avec élan, très content de lui-même, il passe tout de suite devant le laquais étonné, vous tend la main d'un air désinvolte, le visage rayonnant, et vous reconnaissez tout de suite qu'il a le droit le plus total de le faire, qu'il a une nouvelle, un ragot ou quelque chose d'on ne peut plus plaisant ; un tel monsieur n'aurait jamais osé entrer chez vous sans une circonstance pareille. Et, vous, ce n'est pas sans plaisir que vous l'écoutez, même si, peut-être, vous ne ressemblez pas à cette digne dame du grand monde qui n'aimait pas du tout les nouvelles, mais qui a écouté avec plaisir l'histoire de l'épouse qui apprenait l'anglais à ses enfants, et a donné le fouet à son mari¹.

Ah, que c'est bon, un ragot, messieurs ! Je me suis souvent demandé : que se passerait-il si nous voyions paraître chez nous à Pétersbourg un talent qui nous découvrirait quelque chose de nouveau pour agrémenter notre convivialité, quelque chose qui n'aurait encore existé dans aucun Etat, – je vous jure, je ne sais pas combien cet homme pourrait se faire d'argent. Mais nous en restons toujours à nos désennuyeurs domestiques, nos pique-assiettes, nos amuseurs. Il existe des maîtres ! C'est une merveille, comme elle est faite, la nature humaine ! D'un coup, et pas du tout par une bassesse quelconque, l'homme cesse d'être un homme et devient un moucheron, le plus banal des petits mouchérons. Son visage se transforme et se couvre d'une espèce de moiteur, qui n'est pas une moiteur mais une sorte de coloris, d'une espèce de moirure. Sa taille devient soudain incomparablement plus petite que la vôtre. Son indépendance s'anéantit complètement. Il vous regarde dans les yeux, il fait le beau, comme un petit chien qui attend son susucre. Bien plus, même s'il porte le frac le plus admirable, dans un accès de convivialité, il se couche par terre, agite joyeusement la queue, glapit, lèche, ne mange pas son susucre jusqu'au mot "mange", méprise le pain des youpins², et, ce qui est le plus drôle, ce qui fait le plus plaisir, c'est qu'il ne perd en rien sa

dignité. Il la conserve, sacrée, intacte, même dans sa propre conviction, et tout se passe le plus naturellement du monde. Vous êtes, bien sûr, un Régulus d'honnêteté, du moins un Aristide, bref, vous mourrez pour la justice. Votre homme, vous le voyez comme si vous l'aviez fait. Le petit bonhomme, de son côté, assure qu'il est totalement transparent ; – et tout marche comme sur des roulettes, vous, vous vous sentez bien, et le petit bonhomme ne perd rien de sa dignité. Le fait est qu'il vous fait des compliments, messieurs. Bien sûr, ce qui est mal, c'est qu'il vous fait des compliments en face ; c'est sale, c'est contrariant ; mais vous finissez par remarquer que cet homme-là, ses compliments, ils sont intelligents, que ce qu'il désigne en vous, c'est justement ce qui, à vous-même, vous plaît le plus dans votre personne. Par conséquent, il y a là de l'intelligence, il y a du tact, il y a même du sentiment, il y a une connaissance du cœur ; car il va jusqu'à reconnaître en vous ce que le monde, peut-être, vous refuse, bien sûr injustement, par jalousie. Comment savoir, finissez-vous par dire, peut-être que ce n'est pas un flatteur, que c'est juste comme ça, il est trop naïf, trop sincère ; à quoi bon, finalement, rejeter quelqu'un au premier contact ? – Et un tel homme obtient tout ce qu'il veut obtenir, comme ce petit youpin qui prie le *pan* de ne pas acheter sa marchandise, non ! A quoi bon acheter ? – Que le *pan* regarde juste ce qu'il a dans son petit baluchon, juste pour cracher sur sa marchandise youpine, et reprenne son chemin. Le youpin présente la marchandise, et le *pan* achète tout ce que le youpin avait envie de vendre. Et, encore une fois, ce n'est pas du tout la bassesse qui pousse notre petit bonhomme de la capitale. A quoi bon les grands mots ! C'est tout sauf une âme basse ; – une âme intelligente, une âme charmante, l'âme de la société, une âme qui cherche à obtenir, une âme en quête, une âme mondaine, certes, une âme un peu pressée, mais tout de même une âme, – je ne dirai pas comme tout le monde, mais, enfin, comme beaucoup. Et voilà encore pourquoi c'est si bien, c'est que,

sans elle, sans une âme comme celle-là, nous mourrions tous d'ennui, nous n'en finirions pas de nous étripier les uns les autres. L'hypocrisie, le sous-entendu, le masque – ce n'est pas bien, je vous l'accorde, mais si, au moment où nous sommes, tout le monde paraissait comme il est, je vous jure, ce serait pire.

Toutes ces utiles réflexions me vinrent à l'esprit au même moment où Pétersbourg sortait au Jardin d'été et sur la perspective Nevski pour faire montre de ses nouveaux costumes de printemps.

Mon Dieu ! rien qu'à propos des rencontres qu'on fait sur la perspective Nevski on pourrait écrire un livre. Mais vous connaissez tout cela si bien par votre propre expérience, messieurs, qu'à mon avis, ce livre, ce n'est pas la peine de l'écrire. Il m'est venu une autre idée : à savoir qu'à Pétersbourg, c'est fou, l'argent qu'on jette par les fenêtres. Je serais curieux de savoir s'il y a beaucoup de gens à Pétersbourg qui n'ont aucun souci d'argent, c'est-à-dire qui sont, comme on dit, complètement à l'abri du besoin. Je ne sais si j'ai raison, mais je me suis toujours imaginé Pétersbourg (qu'on me permette cette comparaison) comme le petit dernier, le fils le plus gâté de son gentil papa, homme du siècle dernier, riche, généreux, réfléchi et des plus débonnaires. Le papa a fini par se retirer des affaires et s'installer à la campagne, et, dans son trou perdu, il est tout heureux de porter son veston de nankin sans attenter aux bienséances. Mais le gamin, lui, a été placé, le gamin doit étudier toutes les sciences, le gamin doit être un bon Européen, et le papa, qui ne connaît les lumières que par ouï-dire, veut absolument que son gamin soit le jeune homme le plus illuminé. Le gamin saisit tout de suite un vernis de tout, se laisse pousser des moustaches, une barbe à l'espagnole, et le papa, sans remarquer le moins du monde que le gamin, en même temps, se forme une tête, se forme une expérience, se forme une indépendance, qu'il veut, d'une façon ou d'une

autre, vivre par lui-même, et qu'à l'âge de vingt ans, il en sait d'expérience plus que lui, qui a vécu toute sa vie selon la mode de ses arrière-grands-parents, n'en a appris de toute sa vie ; ne voyant, épouvanté, que la barbe à l'espagnole, voyant que le gamin n'arrête pas de puiser dans la large poche parentale, remarquant finalement que le gamin est un schismatique, et qu'il a ses idées, – il grogne, il enrage, accuse et les lumières et l'Occident, et, surtout, rumine de voir “les œufs faire la leçon à leur poule”. Mais le gamin a besoin de vivre, et il s'empresse tellement que sa jeune fougue ne manque de vous laisser pensif. Bien sûr, il dilapide à vaste échelle.

Voici, par exemple, que la saison d'hiver s'achève et que Pétersbourg, du moins pour le calendrier, appartient au printemps. De longues colonnes dans les journaux commencent à se remplir du nom des gens qui partent à l'étranger. A votre étonnement, vous constatez que Pétersbourg est beaucoup plus chancelant pour la santé que pour la poche³. J'avoue qu'en comparant ses deux maladies j'ai été pris d'une peur panique, tellement que je me suis imaginé non plus dans une capitale, mais dans un hôpital. Mais je me suis tout de suite dit que je m'inquiétais pour rien et que la bourse du papa provincial était encore assez profonde.

Vous verrez avec quel faste inouï s'empliront les datchas, quels costumes inimaginables barioleront les bosquets de bouleaux et comme tout le monde sera satisfait et heureux. D'ailleurs, je suis complètement persuadé que même un pauvre sera tout de suite satisfait et heureux en regardant la joie commune. Du moins, verra-t-il gratuitement des choses qu'aucune fortune au monde ne permettrait de voir dans aucune ville de notre vaste empire.

Tiens, à propos du pauvre. Il nous semble que, de toutes les formes de la pauvreté, la pauvreté la plus ignoble, la plus

dégoûtante, la plus malhonnête, la plus vile et la plus sale – c'est la pauvreté mondaine, même si elle est très rare, cette pauvreté qui a dilapidé jusqu'à son dernier kopeck, mais qui, par obligation, continue de se déplacer en carrosse, éclabousse de boue tous les passants qui gagnent leur pain à la sueur de leur front par un travail honnête, et qui, contre vents et marées, possède des serviteurs à cravates blanches et gants blancs. Cette misère, qui a honte de demander l'aumône, mais qui n'a nullement honte de l'accepter de la façon la plus cynique et la plus éhontée. Mais assez sur cette saleté ! Nous souhaitons sincèrement aux Pétersbourgeois de s'amuser dans leurs datchas et de bâiller le moins possible. On sait qu'à Pétersbourg le bâillement est une maladie au même titre que la grippe ou les hémorroïdes, la fièvre chaude, une maladie dont il faudra encore attendre longtemps avant qu'un remède quelconque nous en guérisse, y compris les remèdes à la mode à Pétersbourg. Pétersbourg se lève en bâillant, accomplit ses fonctions en bâillant, retourne se coucher en bâillant. Mais là où il bâille le plus, c'est dans ses bals masqués et à l'opéra. L'opéra, pourtant, chez nous, est une perfection. Les voix divines des chanteurs sont si pures et si sonores qu'elles commencent à résonner avec douceur dans tout votre vaste empire, dans toutes les villes, tous les bourgs, les villages, les hameaux. Chacun sait à présent qu'il y a un opéra à Pétersbourg, et chacun est jaloux. Et néanmoins, Pétersbourg s'ennuie tout de même un peu, et, à la fin de l'hiver, l'opéra finit par l'ennuyer comme... enfin, disons, par exemple, comme le dernier concert de la saison d'hiver. Cette dernière remarque ne peut en aucun cas se rapporter au concert d'Ernst, donné dans un splendide but philanthropique. Il arriva une histoire étrange : il y eut au théâtre une cohue si terrible que bien des gens, sauvant leur vie, se résolurent à faire une promenade au Jardin d'été, lequel, comme par hasard, venait justement de rouvrir au public pour la première fois, ce qui fait que le concert fut un peu clairsemé. Mais cela ne fut que la

suite d'un malentendu. La sèbile des pauvres s'est remplie. Nous avons entendu dire que de nombreuses personnes avaient envoyé leurs dons sans venir elles-mêmes, craignant, finalement, la cohue. Une crainte parfaitement naturelle.

Vous n'imaginez pas, messieurs, quel devoir agréable c'est de converser avec vous à propos des nouvelles de Pétersbourg et de vous écrire des annales de Pétersbourg. Je dirai plus : ce n'est même pas un plaisir, c'est le plus grand des plaisirs. Je ne sais si vous comprendrez toute ma joie. Non, je vous jure, c'est un plaisir de se réunir, ainsi, de rester causer un peu des sujets d'intérêt général. Je suis même parfois prêt à me mettre à chanter de joie quand j'entre dans une société et que je vois des gens des mieux éduqués, graves, se réunir et causer d'un air digne de tel ou tel sujet, et, cela, sans rien perdre du tout de leur dignité. De quoi ils parlent, c'est une autre question, j'oublie même parfois de pénétrer le sens de leur conversation, pleinement satisfait du seul tableau global, de la bienséance de la société. Mon cœur s'emplit de l'enthousiasme le plus révérent.

Mais pénétrer le sens, le *contenu* de ce que disent chez nous les gens du monde, les gens – pas le *cercle*, cela, je ne sais pas, je n'ai toujours pas su. Dieu sait ce que c'est ! Bien sûr, sans aucun doute, c'est quelque chose d'indiciblement magnifique, parce que tous ces gens sont si graves et charmants, mais c'est quand même comme un peu mystérieux. On a toujours l'impression que la conversation commence, comme si des instruments étaient en train de s'accorder ; on y reste deux heures, et ça commence toujours. On croit entendre parfois qu'on semble parler de sujets graves, de sujets qui poussent à la réflexion ; mais ensuite, quand vous vous demandez de quoi donc est-ce qu'ils parlent, vous n'arrivez absolument pas à le savoir : des gants ou de l'agriculture, ou de savoir si "l'amour des femmes peut durer longtemps". De telle sorte que, je l'avoue, je suis parfois un peu pris de douleur. C'est un peu comme si, par exemple, vous rentriez chez vous par un soir de

pénombre, regardant d'un air distrait et morne autour de vous, et, brusquement, vous entendez de la musique. Un bal, mais oui, un bal ! Par des fenêtres violemment éclairées vous voyez virevolter des ombres, vous entendez le bruit des robes et des semelles, vous croyez entendre le doux chuchotement des bals, tonner la grave contrebasse, glapir le violon, la foule, l'éclairage, les gendarmes sous le porche, vous passez devant, remué, ragaillardi ; c'est comme un désir de quelque chose qui s'est réveillé en vous, comme un élan. C'est comme si vous aviez entendu de la vie, et pourtant, vous n'emportez avec vous qu'un de ses motifs pâles, sans couleur, une idée, une ombre, quasiment rien. Et vous passez, comme si vous vous défiez un peu d'on ne sait quoi ; vous croyez entendre quelque chose, vous entendez, à travers ce motif sans couleur de notre vie quotidienne, oui, vous en entendez un autre, plein d'une vie bouleversante, douloureuse, comme chez Berlioz dans le bal chez les Capulet. L'angoisse et le doute vous rongent et vous déchirent le cœur, comme cette angoisse qui gît dans le long motif interminable d'une monocorde chanson russe, et sonne d'un son familier et appelant :

Mais écoutez... résonnent d'autres sons...

Mélancolie, fougue du désespoir...

Est-ce bandit qui lance une chanson,

Est-ce une belle délaissée au soir ?

Non, des faucheurs qui reviennent des champs...

Qui donc, qui donc, qui leur a fait ce chant ?

Regarde autour, les forêts et les steppes⁴...

Ces jours-ci, il y a eu un *sémik*. C'est une fête populaire russe. C'est ainsi que le peuple marque l'arrivée du printemps, et sur toute l'infinité de la terre russe on tresse des couronnes.

Mais, à Pétersbourg, le temps était froid et sans vie. Il neigeait, les bouleaux ne s'ouvraient pas encore, en plus, la grêle, la veille, avait abîmé les bourgeons. La journée ressemblait affreusement à un jour de novembre, quand on attend la première neige, quand la Néva, gonflée par le vent, bouillonne et que le vent, hurlant, sifflant, se promène dans les rues, faisant grincer les réverbères. J'ai toujours l'impression que, par ce genre de temps, les Pétersbourgeois sont affreusement tristes et en colère, et mon cœur se resserre, en même temps que mon feuilleton. J'ai toujours l'impression que, tous, pleins d'une angoisse rageuse, ils restent paresseusement dans leurs foyers, un tel se soulageant par des ragots, tel autre fêtant le jour par une prise de bec avec son épouse, un troisième en se soumettant à son sort devant un papier officiel, un autre en rattrapant sa nuit en retard après un whist pour se réveiller directement sur un nouveau robe, tel autre enfin, dans un coin solitaire, coléreux, préparant son café à la cuisine et s'endormant tout de suite, bercé par le clapotement fantastique de l'eau dans la cafetière. Il me semble que les passants dans la rue n'ont rien à faire ni des fêtes ni des intérêts communautaires, et que ne restent à se mouiller que le souci étique, le moujik barbu, lequel, semble-t-il, se sent mieux sous la pluie qu'au soleil, et que le monsieur en manteau de castor qui sort par un temps si humide et si froid, et qui ne peut le faire que pour placer son capital... Bref, ce n'est pas bien gai, messieurs !

¹ Gogol. (N.d.A.) Dostoïevski fait référence à un *Fragment* dramaturgique de Gogol, datant de 1842. (N.d.T.)

² Allusion peu claire. Gustave Aucouturier, dans sa remarquable édition de ces *Annales* en Pléiade, pense qu'il s'agit d'un numéro de chien savant, et souligne l'allusion antisémite (p. 1681). (N.d.T.)

³ Les voyages à l'étranger n'étaient alors autorisés que pour raison de santé. (N.d.T.)

⁴ Dostoïevski cite ici une strophe du long poème de son ami Apollon Maïkov, *Deux destins*, publié en 1845. (N.d.T.)

1^{er} juin

Maintenant que nous sommes tous rassurés quant à l'incertitude où nous nous morfondions sur la saison que nous étions en train de vivre, et que nous sommes sûrs qu'il ne s'agit pas d'un deuxième automne, mais du printemps qui a fini par se décider à se métamorphoser en été ; maintenant que la première verdure émeraude chasse peu à peu l'habitant de Pétersbourg vers les datchas, jusqu'aux nouvelles boues, notre Pétersbourg se vide, s'encombre de détritiques et d'ordures, se construit, se nettoie et semble se reposer, semble arrêter de vivre pour un temps. Une fine poussière blanche plane en couche épaisse dans l'air brûlant. Des foules d'ouvriers, avec de la chaux, des pelles, des marteaux, des haches et toutes sortes d'instruments, s'établissent sur la perspective Nevski comme s'ils étaient chez eux, comme s'ils l'avaient rachetée, et malheur au passant, au flâneur ou à l'observateur, s'il n'a pas le désir sérieux de ressembler à un Pierrot enfariné au carnaval de Rome. La vie de la rue s'endort, les acteurs prennent un congé en province, les gens de lettres *se reposent*, les cafés et les magasins se vident... Que reste-t-il à ces citadins que leurs obligations forcent à passer l'été dans la capitale ? Etudier l'architecture des immeubles, regarder comment la ville se renouvelle et se construit ? Bien sûr, c'est une occupation grave et, même, je vous jure, instructive. Le Pétersbourgeois est tellement distrait en hiver, il a tellement de plaisirs, de choses à faire, de service, de whists, de ragots et de toutes sortes de distractions, et, en plus de tout cela, tellement de boue, que je doute qu'il ait le temps de regarder autour de lui, d'observer Pétersbourg d'un œil un peu attentif, d'étudier

sa physionomie et de lire l'histoire de la ville comme de toute notre époque dans cette masse de pierres, dans ces bâtiments, ces palais, ces monuments splendides. Et je doute qu'il y ait quelqu'un à qui puisse venir l'idée de perdre son temps précieux à une occupation aussi innocente et peu rentable. Il est des habitants de Pétersbourg qui ne sont pas sortis de leur quartier pendant dix ans et plus, et qui ne connaissent bien que le chemin de chez eux à leur administration. Il en est qui n'ont jamais visité ni l'Ermitage, ni le Jardin botanique, ni un musée, ni même l'Académie des beaux-arts ; même, enfin, qui n'ont jamais emprunté le chemin de fer. Et pourtant, l'étude de la ville, je vous assure, ce n'est pas quelque chose d'inutile. Je ne me souviens pas quand, mais il nous est arrivé de lire un livre français qui n'était fait tout entier que d'opinions sur l'état de la Russie contemporaine¹. Bien sûr, on sait bien ce que c'est que l'opinion des étrangers sur l'état de la Russie contemporaine : nous n'arrivons toujours pas, quoi qu'on en ait, à nous faire mesurer à une aune commune européenne. Pourtant, malgré cela, le livre du trop fameux touriste a été dévoré à travers toute l'Europe. Il y était dit, entre autres choses, qu'il n'y a rien de plus dénué de caractère que l'architecture de Pétersbourg ; qu'il n'y a rien en elle qui puisse frapper vraiment, *rien de national*, et que toute la ville n'est qu'une caricature ridicule d'un certain nombre d'autres capitales de l'Europe ; que, finalement, Pétersbourg, ne serait-ce que du seul point de vue de l'architecture, se présente comme un mélange si bizarre qu'on n'arrête pas de s'exclamer et de s'étonner à chaque pas. L'architecture grecque, l'architecture romaine, l'architecture byzantine, l'architecture hollandaise, l'architecture gothique, l'architecture *rococo*, la toute nouvelle architecture italienne, notre architecture orthodoxe – tout cela, dit le voyageur, est empilé et entassé de la plus amusante des façons, et, en conclusion, il n'y a aucun bâtiment réellement beau ! Ensuite, notre voyageur étale son respect devant Moscou pour le Kremlin, et énonce au sujet du

Kremlin quelques phrases rhétoriques, alambiquées, se vante du caractère national de Moscou, et maudit les *drojkis*² parce qu'ils se sont éloignés de l'antique et patriarcale *linéïka*³, et c'est ainsi, dit-il, que disparaît en Russie tout ce qui est propre et national. Le sens est que le Russe a honte de ce qui fait son caractère national, parce qu'il ne veut plus se déplacer comme avant, craignant, à juste titre, que les cahots de son équipage patriarcal ne lui fassent cracher son âme.

Cela était écrit par un Français, c'est-à-dire par un homme intelligent, comme presque tous les Français, mais au regard superficiel et exclusif jusqu'à en être bête ; ne reconnaissant rien de ce qui n'est pas français – ni dans l'art, ni dans la littérature, ni dans les sciences, ni même dans l'histoire nationale, et, surtout, capable de se fâcher de voir exister quelque part une nation différente, qui ait son histoire à elle, son idée, son caractère national et son développement. Mais avec quelle précision, sans le savoir lui-même bien entendu, ce Français est-il tombé d'accord avec certaines idées je ne dirai pas russes, mais, enfin, des idées en l'air chez nous, des idées de cabinet. Oui, le Français voit précisément le caractère national russe dans ce en quoi bien des gens veulent le voir chez nous aujourd'hui, c'est-à-dire dans une lettre morte, une idée morte, un tas de pierres, qui nous rappellent soi-disant la Russie antique, et, finalement, dans un retour aveugle, inconditionnel vers notre passé le plus profond, le plus ancestral. Certes, sans aucun doute, le Kremlin est un monument tout à fait vénérable d'un temps depuis longtemps passé. C'est une antiquité qu'on regarde avec une curiosité particulière et un très grand respect ; mais en quoi est-il complètement national – cela, nous ne le comprenons pas ! Il est des monuments nationaux qui font leur temps et cessent d'être nationaux. On dira : le peuple russe connaît le Kremlin, il est religieux et se rassemble de tous les coins de la Russie pour baiser les reliques des thaumaturges de Moscou. Bien, mais il n'y a rien là de particulier ; le peuple va prier en masse

à Kiev, aux îles Solovki, sur le lac Ladoga, au mont Athos, à Jérusalem, partout. Mais connaît-il l'histoire des saints de Moscou, saint Pierre et saint Philippe ? Bien sûr que non – donc il n'a pas la moindre idée de deux des périodes les plus capitales de l'histoire russe. On dira : notre peuple vénère la mémoire de nos anciens tsars et des princes de la Russie qui reposent dans la basilique de l'Archange. Bien. Mais lequel des tsars et des princes russes d'avant les Romanov connaît le peuple russe ? Il en connaît trois *de nom* : Dmitri Donskoï, Ivan le Terrible et Boris Godounov (dont les cendres reposent dans la Sainte-Laure-de-la-Trinité). Mais le peuple ne connaît Boris Godounov que parce qu'il a construit "Ivan le Grand", et, sur Dmitri Donskoï et Ivan le Terrible, il vous dira de ces perles qu'il vaudrait mieux être sourd. Les raretés du Palais à facettes, il les ignore complètement, et il y a sans doute des raisons historiques à ce que le peuple russe comprenne si peu les monuments de son histoire. Mais on dira, je pense : quoi, le peuple ? Le peuple est rustre, sans instruction, et on m'indiquera la société, les gens instruits : mais même l'enthousiasme que les gens instruits éprouvent pour leur passé, leur élan inconditionnel vers ce passé, nous a toujours semblé un enthousiasme influencé, intellectuel, romantique, un enthousiasme de cabinet, parce que, qui, chez nous, connaît l'histoire ? Les contes historiques sont très connus : mais l'histoire, à l'époque que nous vivons, est, plus que jamais, la discipline la moins populaire, la discipline de cabinet par excellence, livrée aux savants, qui discutent, débattent, comparent et n'arrivent toujours pas à s'accorder sur les idées les plus élémentaires ; ils cherchent une clé à une explication possible de faits qui sont, aujourd'hui plus que jamais, devenus mystérieux. Bien entendu : aucun Russe ne peut rester indifférent à l'histoire de sa tribu, quelle que soit la forme sous laquelle cette histoire se présente ; mais exiger que chacun de nous oublie et abandonne son présent au nom des seuls objets

vénérables ayant une importance d'antiquité, cela serait, au plus haut point, et injuste et inepte.

Tel n'est pas Pétersbourg. Ici, à chaque pas, on voit, on entend, on ressent le moment contemporain et l'idée du moment présent. Peut-être, d'un certain point de vue, ici, oui, tout est chaos, tout est mélange ; beaucoup de choses, peut-être, peuvent donner prise à caricature ; mais, en revanche, tout n'est que vie et mouvement. Pétersbourg est les yeux et le cœur de la Russie. Nous avons commencé à parler de l'architecture de la ville. Même ce caractère de diversité témoigne de l'unité de la pensée et de l'unité du mouvement. Cette série d'immeubles d'architecture hollandaise rappelle l'époque de Pierre le Grand. Ce bâtiment dans le goût de Rastrelli rappelle le siècle de Catherine, celui-ci, de styles grec et roman, – les époques plus tardives, et tout cela ensemble rappelle l'histoire de la vie européenne de Pétersbourg et de la Russie tout entière. Et, jusqu'à présent, Pétersbourg est dans la poussière et les ordures ; il est encore en train de se construire, de se faire ; son futur est encore dans l'idée ; mais cette idée appartient à Pierre I^{er}, elle s'incarne, grandit et s'enracine de jour en jour, non pas seulement dans les marais de Pétersbourg, mais dans l'ensemble de la Russie, laquelle ne vit que du seul Pétersbourg. A présent, tout le monde a ressenti la force et les bienfaits de la direction donnée par Pierre I^{er}, et tous les Etats sont appelés à cette entreprise commune qui est de traduire dans la vie sa pensée grandiose. Tous, par conséquent, commencent à vivre. Tout – l'industrie, le commerce, les sciences, la littérature, l'éducation, le début et l'organisation de la vie sociale, – tout ne vit et ne se maintient que par Pétersbourg. Tous, même ceux qui ne veulent pas réfléchir, entendent aujourd'hui et ressentent une nouvelle vie et s'élancent vers cette nouvelle vie. Et qui donc, dites-moi, condamnera ce peuple qui, malgré lui, a, d'un certain point de vue, oublié son passé et ne respecte et n'estime que le présent, c'est-à-dire ce moment où, pour la première fois, il commence

à vivre ? Non, ce n'est pas la disparition du caractère national que nous voyons dans l'élan présent, mais le triomphe de l'esprit national, lequel, semble-t-il, ne meurt pas si facilement sous l'influence européenne, comme le pensent d'aucuns. A notre avis, ce peuple est sain et vif qui aime positivement son moment présent, celui dans lequel il vit, et qui sait le comprendre. Un tel peuple est capable de vivre, et il aura suffisamment d'énergie et de principe pour les siècles des siècles.

On n'a jamais autant parlé de la tendance contemporaine, de l'idée contemporaine, etc., qu'à présent, ces derniers temps. Jamais la littérature, ni aucune manifestation de la vie sociale n'ont éveillé autant de curiosité. La saison de Pétersbourg, la saison hivernale, la plus productive, la plus affairée, ne s'achève qu'aujourd'hui, au moment où nous sommes, fin mai. C'est maintenant que sortent les derniers livres, que s'achèvent les cours dans les établissements scolaires, qu'ont lieu les examens, qu'arrivent des nouveaux habitants de province, et chacun réfléchit à son futur hiver, à son activité future, quelle qu'elle puisse être, et quelle que soit la façon dont se passe cette réflexion. Plus que jamais, vous serez convaincu de l'intérêt de tous pour notre moment présent si vous vous penchez sur la dernière saison qu'a vécue Pétersbourg. Bien sûr, nous ne dirons pas que notre vie contemporaine court comme un tourbillon, un ouragan, au point qu'on en reste pantelant, et qu'on ait peur, qu'on n'ait pas le temps de regarder en arrière. Non, nous dirions plutôt que nous sommes tous comme encore en train de nous préparer, nous nous agitions, nous faisons nos bagages et empaquetons toutes sortes de réserves, comme il advient d'un homme qui part pour un long voyage. La pensée contemporaine ne galope pas à bride abattue vers l'horizon ; et elle n'a même pas encore trop peur d'une marche trop rapide. Au contraire, elle s'est comme arrêtée un instant à une certaine moyenne, elle a atteint une certaine limite et elle regarde autour d'elle, elle scrute, elle

prend conscience d'elle-même. Presque chacun de nous commence à examiner, à analyser, et le monde, et autrui et soi-même. Chacun regarde et se toise d'un regard des plus curieux. On sent venir une espèce de confession universelle. Les gens se racontent, s'écrivent, s'analysent eux-mêmes devant le monde, souvent avec douleur et souffrance. Des milliers de nouveaux points de vue se découvrent à présent à des gens qui n'auraient même jamais soupçonné pouvoir avoir un jour un point de vue. D'aucuns pensaient que les attaques venaient de gens immoraux, inquiets, voire de vauriens, suite à je ne sais quels accès de haine ou de rage dissimulés. On pensait que les attaques ne visaient que certaines classes de la société, qu'elles calomniaient, accusaient, rapportaient des ragots au public, mais, à présent, cette erreur, elle aussi, s'est effondrée ; on se vexe moins, on a compris, on a réalisé que l'analyse n'épargnait pas non plus les analystes eux-mêmes, et qu'il vaut mieux, enfin, se connaître soi-même plutôt que de s'emporter contre messieurs les gens de lettres qui sont les gens les plus paisibles du monde et n'ont aucun désir d'offenser qui que ce soit. Or, les plus en colère furent certains messieurs dont, semble-t-il, personne ne s'était jamais occupé, mais qui, personne ne sait pourquoi, s'étaient mis dans la tête qu'ils étaient attaqués, qu'on les mêlait à on ne sait quelle histoire douteuse et déplaisante avec le public ; en général, on vit surgir toutes sortes d'anecdotes des plus obscures, et toujours inexplicables, et, vraiment, il serait fort intéressant de faire une physiologie des messieurs qui se vexent. C'est un type particulier, très curieux. Certains d'entre eux criaient de toutes leurs forces contre la déchéance générale des mœurs et l'oubli des bienséances, suite à une espèce de principe particulier qui consistait à dire que, bon, n'est-ce pas, même s'il ne s'agit pas de moi, même si c'est quelqu'un d'autre, c'est pareil, à quoi bon le publier et à quoi bon permettre de le publier. D'autres disaient que, même en dehors de cela, la vertu, elle existe, qu'elle existe dans le monde, que son

existence est exposée en détail et prouvée irréfutablement dans plein d'œuvres morales et d'œuvres d'édification, surtout dans les livres pour enfants, donc, à quoi bon tellement s'inquiéter pour elle, la chercher et utiliser son nom sacré en vain sans aucune raison ? Bien sûr, un monsieur de ce genre se soucie autant de la vertu que des glands de l'an passé (en plus, on ne voit vraiment pas pourquoi il s'est imaginé qu'il s'agissait de la vertu) ; mais, au premier cri, ce monsieur s'est mis à s'agiter, à remuer, il a commencé à se fâcher et à crier à l'immoralité. En le voyant, un autre monsieur, lui aussi d'aspect très vénérable, qui jusqu'alors avait mené une vie aussi tranquille que paisible, d'un coup, sans prévenir, se levait de sa place, se mettait en colère et commençait à corner à tous les carrefours qu'il était un homme honnête, qu'il était un homme respecté, et qu'il ne permettrait pas qu'on l'offense. Certains messieurs de ce genre le répétaient si souvent, qu'ils étaient des gens honnêtes et respectés, qu'ils finissaient eux-mêmes par se persuader du caractère indubitable de leurs discours alambiqués et se fâchaient le plus sérieusement du monde s'ils soupçonnaient, d'une façon ou d'une autre, que leur nom respecté n'était pas prononcé avec le respect qui lui était dû. Finalement, on commençait à corner dans les deux oreilles d'un troisième homme, homme bon, âgé et même réfléchi, que tout ce qu'il avait respecté jusqu'à présent comme la vertu et la morale les plus hautes, tout, soudain, bizarrement, n'était plus de la morale et de la vertu, mais quelque chose d'autre, quelque chose d'absolument mauvais, et que, tout cela, c'était le fait d'un tel ou bien d'un tel. Bref, beaucoup, vraiment beaucoup de gens se sentirent saisis d'un dépit terrible ; on sonna le tocsin, on se leva, on claironna, on s'agita, on cria, et finit par s'énervier tellement qu'on eut un peu honte de son cri. Maintenant, ce genre de choses arrive moins souvent...

L'apparition de certaines sociétés de bienfaisance ou de sociétés savantes qui se sont formées ces derniers temps, la

grande activité dans les mondes littéraire et scientifique, l'apparition de quelques noms nouveaux, et des plus remarquables, dans la science et la littérature, de quelques nouvelles maisons d'édition et de revues, ont beaucoup attiré, et continuent d'attirer, l'attention du public et rencontrent une approbation totale. Rien ne serait plus injuste que les reproches de stérilité et d'inaction de notre littérature pour cette dernière saison. Quelques nouveaux récits, de nouveaux romans parus dans diverses éditions périodiques ont obtenu un plein succès. On a vu paraître un certain nombre d'articles remarquables, essentiellement dans le domaine scientifique et celui de la critique littéraire, de l'histoire russe et de la statistique, on a vu paraître quelques livres et brochures historiques et statistiques publiés en volume. L'édition des classiques russes de Smirdine s'est réalisée, une édition qui a obtenu le succès le plus plein et qui continuera de se vendre. On a vu paraître une édition des œuvres complètes de Krylov. Le nombre des souscripteurs aux revues, aux journaux et aux autres éditions a crû dans des proportions considérables, et le besoin de lire a commencé à se diffuser dans toutes les couches de la société. Le crayon et le ciseau des artistes, eux non plus, ne sont pas restés inactifs ; la splendide entreprise de Mrs Bernadski et Agnine, l'illustration des *Ames mortes*, touche à son terme, et l'on ne peut assez se flatter du travail consciencieux des deux artistes. Certaines de leurs gravures sur bois sont remarquables, au point qu'il est difficile de souhaiter mieux. M. Névakhovitch, qui reste pour l'instant notre seul caricaturiste, continue sans repos, inlassablement, son *Iérialach*. Depuis le début, la nouveauté, le caractère inouï d'une telle édition, ont gagné la curiosité générale. De fait, il est difficile d'imaginer une période plus propice que celle que nous vivons pour l'apparition d'un caricaturiste *artiste*. Les idées sont nombreuses, élaborées et ressenties par la société ; il n'y a pas lieu de se casser la tête pour trouver des sujets, même si nous avons souvent entendu : mais de quoi donc,

enfin, parler ou bien écrire ? Mais plus l'artiste a du talent, plus il possède les moyens de faire passer son idée dans la société. Il n'existe pour lui ni obstacles, ni complications ordinaires, pour lui, il y a des foules de sujets, toujours et partout, et, dans ce siècle-ci, l'artiste peut trouver son miel où il le désire et parler de tout. De plus, tout le monde éprouve le désir de s'exprimer, d'une façon ou d'une autre, tous éprouvent le besoin de se saisir de ce qui vient d'être énoncé, et de le prendre en compte... Nous parlerons une autre fois plus en détail des caricatures de M. Névakhovitch... Sujet plus important qu'on ne pourrait le croire à première vue.

¹ Dostoïevski fait allusion au livre célèbre du marquis de Custine, *La Russie en 1839* (lettre 24), qui était interdit en Russie. (N.d.T.)

² Voiture légère à quatre roues avec des ailerons protégeant de la boue. (N.d.T.)

³ Grande voiture ouverte, sans ressorts, utilisée en ville pour les transports en commun, à la campagne pour des sorties collectives. (N.d.T.)

15 juin

Le mois de juin, la canicule, la ville est déserte ; tout le monde est dans les datchas et vit des impressions, des voluptés de la nature. Il y a quelque chose d'indiciblement naïf, voire de touchant dans notre nature pétersbourgeoise quand, d'un seul coup, comme par surprise, elle dit toute sa puissance, toute sa force, qu'elle se revêt de verdure, s'étoffe soudain, s'endimanche, se bariole de fleurs... Je ne sais pas pourquoi, elle me rappelle cette jeune fille, pâle et malade, que vous regardez parfois avec apitoiement, parfois avec une sorte d'amour compatissant, que, d'autres fois, tout simplement, vous ne remarquez pas, mais qui, d'un coup, pour un instant, et comme sans faire exprès, acquiert une beauté merveilleuse, indicible, et, vous, stupéfait, sidéré, vous vous demandez malgré vous : quelle force fait donc luire d'un tel feu ces yeux toujours tristes et pensifs, qu'est-ce donc qui amène tout ce sang sur ces joues pâles, inonde de passion et d'élan les tendres traits de ce visage, pourquoi sa poitrine se soulève-t-elle ainsi, qu'est-ce qui, si brusquement, appelle tant de force, tant d'énergie vitale et de beauté sur le visage de cette femme, qu'est-ce qui la fait briller d'un tel sourire, s'animer d'un rire si éclatant, si étincelant ? Vous regardez autour de vous, vous cherchez quelque chose, vous devinez... Mais l'instant passe, et, dès le lendemain, peut-être, vous retrouverez ce même regard distrait, triste et pensif, ce même visage pâle, cette même soumission, cette timidité constante dans les mouvements, cette langueur, cette impuissance, cette angoisse rentrée, voire les traces d'une espèce de dépit inutile, mortifère, contre l'élan d'une minute. Mais à quoi bon

comparer ! Et qui donc aurait cela en tête à présent ? Nous nous sommes transportés dans les datchas, pour vivre quelques jours tout simplement, contemplatifs, sans opinions et sans comparaisons, à jouir de la nature, pour nous reposer, paresser tout notre soûl et laisser telle ou telle bêtise, tel ou tel rebut inutile et lassant de la vie quotidienne dans nos appartements d'hiver, jusqu'à un moment plus propice. J'ai, du reste, un ami, qui assurait ces jours-ci que, même paresser, nous ne savions pas le faire comme il fallait, que notre paresse était lourde, sans volupté, inquiète, que notre repos était toujours comme fébrile, soucieux, lugubre et mécontent, que nous avions en même temps l'analyse et la comparaison, et le regard sceptique, et l'arrière-pensée, et, sur les bras, toujours des affaires quotidiennes, éternelles, interminables, obsédantes ; que, finalement, nous nous préparions à la paresse et au repos comme à une tâche grave et compliquée, que si, par exemple, nous éprouvions le désir de jouir de la nature, que c'était comme si nous l'avions noté une semaine à l'avance, que nous avions fait une croix sur le calendrier, comme quoi, tel jour, à telle heure, nous allions jouir de la nature. Cela me rappelle fort cet Allemand méticuleux qui, quittant Berlin, avait noté le plus tranquillement du monde dans son carnet de voyage : "En passant par Nuremberg, ne pas oublier de me marier." L'Allemand, lui, bien sûr, c'est d'abord un système qu'il avait dans la tête, et il n'a pas senti la monstruosité de la chose, reconnaissant qu'il était envers lui ; mais, en réalité, il nous faut bien avouer que, nous, même de système, dans nos actes, nous n'en avons parfois aucun, et que les choses se font comme ça, par une espèce de prédestination orientale. Mon ami a un peu raison ; nous semblons tous traîner le fardeau de notre existence comme en nous épuisant, par un labeur appliqué, par devoir, et nous avons seulement peur d'avouer que nous n'en pouvons plus de fatigue. Car est-ce vrai que nous avons déménagé dans les datchas pour nous reposer et jouir de la nature ! Regardez un peu tout ce que

vous emportez au-delà des barrières. Non seulement vous n'avez rien laissé, même de ce qui est usé par l'âge, de ce qui vient de l'hiver, de ce qui est tout fripé – au contraire, nous vivons de souvenirs et le vieux ragot, la vieille petite tâche quotidienne passent maintenant pour des nouveautés. Sinon, on s'ennuie, sinon il faudra éprouver ce que c'est qu'une partie de whist au chant du rossignol et à la belle étoile, ce qui, d'ailleurs, se pratique fréquemment. De plus, c'est comme, un peu, si nous n'étions pas faits pour jouir de la nature, et puis, la nôtre, de nature, comme si elle connaissait la nature de nos cœurs, elle a oublié de s'arranger d'une façon un tant soit peu potable. D'où vient, par exemple, ce développement qu'a pris chez nous une habitude des plus détestables (utile, certes, sait-on jamais, dans notre économie générale) – de toujours, souvent sans la moindre nécessité, comme ça, par routine, vérifier, et comme de trop soupeser nos impressions, de soupeser parfois un plaisir qui n'est encore qu'à venir, futur, qui ne s'est pas encore réalisé, de l'apprécier et de s'en satisfaire à l'avance, en rêve, de se satisfaire de la fantaisie et, naturellement, d'être ensuite incapable de la chose elle-même ? Nous dépiautons, nous disséquons toujours la fleur pour mieux sentir son parfum, et nous rageons de voir ensuite que pour tout aromate, il ne nous reste qu'un mirage. Et pourtant, il serait difficile de dire ce qui nous arriverait si nous n'avions pas ne fût-ce que ces quelques jours dans toute l'année et si la diversité des phénomènes de la nature n'étanchait pas notre soif toujours inextinguible d'une vie naturelle, immédiate. Comment ne pas se sentir épuisé, à la fin, comment ne pas tomber dans l'impuissance, quand nous sommes toujours en quête de sensations, comme d'une rime pour un mauvais vers, torturés par la soif d'une activité extérieure, immédiate, et craignant, finalement, jusqu'à la maladie nos propres illusions, nos propres chimères cérébrales, nos songeries et toujours ces remèdes adjuvants

avec lesquels on tente aujourd'hui de combler, cahin-caha, toute la fade vacuité d'un terne quotidien.

Or, la soif d'activité touche chez nous à une espèce d'impatience fébrile, irrépressible ; chacun cherche une occupation sérieuse, beaucoup avec un désir brûlant de faire le bien, d'être utiles et on commence aujourd'hui, peu à peu, à comprendre que le bonheur ne réside pas dans la possibilité donnée par sa fortune de rester les bras croisés, et de fanfaronner juste de temps en temps, histoire de se divertir un peu, quand on en trouve l'occasion, mais dans une activité perpétuelle, inlassable et dans le développement pratique de tous nos penchants et de toutes nos possibilités. Or, y a-t-il beaucoup de gens chez nous, par exemple, qui sont pris par leur activité, comme on dit, *con amore*, avec désir ? On dit que, nous autres, les Russes, nous sommes comme paresseux de nature, que nous aimons éviter l'activité, et que quand on nous oblige à travailler, nous le faisons de telle sorte que, ce travail, il ne ressemble à rien. Enfin, quoi, est-ce vrai ? Quelle expérience vient appuyer cette caractéristique nationale peu enviable qui serait la nôtre ? En général, chez nous, depuis un certain temps, on crie comme un peu trop contre la paresse universelle, l'inaction, on s'incite beaucoup les uns les autres à une activité meilleure, utile, et, je l'avoue, on ne fait que s'inciter. Et on le fait de telle sorte que, pour la moindre raison, on est tout de suite prêt à accuser son confrère, et, cela, peut-être, pour cette unique raison qu'il ne mord pas très fort, comme l'a déjà remarqué Gogol¹. Mais essayez vous-mêmes de faire le premier pas, messieurs, *vers une activité meilleure et plus utile*, et présentez-la-nous sous n'importe quelle forme ; montrez-nous une *activité*, et, surtout, intéressez-nous à cette activité, donnez-nous à la faire nous-mêmes, et laissez libre cours à votre propre création individuelle. Cela, en êtes-vous capables, messieurs les incitateurs ? Non, alors, il est inutile d'accuser, vous ne faites que perdre votre salive ! Le problème est bien là, que, chez nous, l'activité arrive toujours

comme d'elle-même, que, chez nous, elle est toujours comme extérieure, qu'elle n'éveille aucune approbation particulière et c'est là que se révèle une capacité, pour le coup, typiquement russe : faire ce qu'on fait aussi mal que possible, par-dessus la jambe, et, comme on dit, se lâcher la bride. Cette caractéristique dépeint clairement notre coutume nationale et se révèle en tout, même dans les faits les plus insignifiants de notre vie en société. Chez nous, par exemple, si l'on n'a pas les moyens de vivre comme un prince dans un palais ou de s'habiller comme il le sied à des gens honorables, de s'habiller *comme tout le monde* (c'est-à-dire comme très peu de gens), notre recoin ressemble très souvent à une étable, et l'habillement est poussé jusqu'au cynisme le plus indécent. Si l'homme est insatisfait, s'il n'a pas les moyens de s'exprimer et de montrer ce qu'il a de mieux en lui (non point par amour-propre mais suite à un besoin humain des plus naturels de comprendre, de réaliser et de définir son Moi dans la vie réelle), il tombe tout de suite dans je ne sais quel travers des plus invraisemblables ; soit, passez-moi l'expression, il se soûle, soit il joue et il triche, soit il se lance dans les duels, soit, finalement, il tombe dans la folie *par vantardise*, tout en méprisant, dans le même temps, complètement, cette vantardise, et en souffrant, même, de ce qu'il faille souffrir d'une bagatelle comme la vantardise. Eh quoi – malgré soi, on en arrive à des conclusions presque injustes, voire blessantes, mais *extérieurement très vraisemblables*, à savoir que nous n'avons que peu conscience de notre dignité personnelle ; que nous sommes quasiment dénués de cet égoïsme indispensable et que, finalement, nous ne sommes pas habitués à faire le bien sans chercher de récompense. Donnez, par exemple, une tâche quelconque à un Allemand méticuleux, systématique, une tâche contraire à tous ses élans et ses penchants, et expliquez-lui seulement que cette activité le mettra sur la bonne voie, le nourrira, par exemple, et lui et sa famille, qu'elle assurera sa carrière, le conduira au but qu'il poursuit, etc., et l'Allemand

s'attellera tout de suite à cette tâche, il l'accomplira même sans mot dire, il introduira même je ne sais quel système particulier, nouveau, dans son travail. Mais, cela, est-ce un bien ? En partie, non ; parce que, dans ce cas-là, l'homme tombe dans une autre extrémité, effrayante – l'immobilité flegmatique, qui, parfois, exclut l'homme entièrement et inclut à sa place son système, le devoir, la formule et la révérence inconditionnelle à la coutume des aïeux, quand bien même cette coutume des aïeux serait inadaptée aux exigences du siècle. La réforme de Pierre le Grand, qui a créé en Russie une activité libre, aurait été impossible avec un élément pareil dans le caractère national, un élément qui prend souvent une forme naïvement splendide, mais parfois extrêmement comique. On a vu qu'un Allemand pouvait rester célibataire jusqu'à l'âge de cinquante ans, qu'il enseignait aux enfants des propriétaires russes, qu'il épargnait son petit kopeck, et puis qu'il finissait par s'unir en mariage légitime avec sa Minchen, asséchée par une trop longue virginité, mais fidèle jusqu'à l'héroïsme. Un Russe ne supporterait pas, il cesserait plutôt d'aimer, ou se *laisserait aller*, ou il ferait je ne sais quoi d'autre – et, ici, on peut dire assez justement au contraire du proverbe connu : ce qui est bon pour un Allemand, c'est la mort pour un Russe. Or, nous autres Russes, sommes-nous nombreux à avoir les moyens de remplir notre tâche avec amour, comme il faut : parce que toute tâche demande du désir, demande de l'amour en celui qui la fait, demande l'homme tout entier. Sommes-nous nombreux, finalement, à avoir trouvé notre champ d'action ? Et certaines activités demandent encore des moyens préalables, des conditions matérielles, et tel homme peut n'avoir aucun penchant pour telle tâche – il la fait par-dessus la jambe, et, voilà, rien ne marche. Alors, dans les caractères avides d'activité, avides d'une vie immédiate, avides de réalité, mais faibles, féminins, tendres, on sent naître parfois ce qu'on appelle la songerie, et l'homme finit par ne plus être un homme, mais une espèce de créature étrange d'un genre

moyen – un *rêveur*. Et savez-vous ce que c'est qu'un rêveur, messieurs ? C'est le cauchemar de Pétersbourg, c'est l'incarnation du péché, c'est une tragédie muette, mystérieuse, lugubre, farouche, avec toutes les horreurs frénétiques, avec toutes les catastrophes, les péripéties, les nœuds des intrigues et les dénouements, – et, cela, nous le disons sans la moindre plaisanterie. Vous rencontrez parfois un homme distrait, au regard vague et sans éclat, le visage souvent pâle, fripé, toujours comme occupé par quelque chose d'affreusement dur, quelque chose comme le pire des casse-tête, parfois épuisé, à bout de force, comme après un travail de forçat, mais qui, au fond, ne produit rien du tout, – tel peut être le rêveur de l'extérieur. Le rêveur est toujours lourd, parce qu'il est inégal à l'extrême : tantôt il est trop gai, tantôt trop sombre, tantôt grossier, tantôt attentif et tendre, tantôt égoïste, tantôt capable des sentiments les plus nobles. Ce genre de gens est totalement inapte au service de l'Etat, et, même s'ils occupent un poste, ils restent quand même absolument inaptes et ne font que *passer le temps* à faire quelque chose, ce qui, au fond, est pire que de se tourner les pouces. Ils ressentent un dégoût profond envers toute formalité, et, malgré cela, – au fond, parce qu'ils sont doux, sans colère et qu'ils ont très peur qu'on ne les touche, – ils sont eux-mêmes les premiers formalistes. Mais, chez eux, ils sont complètement différents. Ils vivent la plupart du temps dans un isolement profond, dans des recoins inaccessibles, comme s'ils y trouvaient un refuge contre les hommes et le monde, et, en général, il y a même quelque chose de mélodramatique qui saute aux yeux quand on les regarde. Ils restent sombres et fermés avec les gens qui les entourent, ils sont plongés en eux-mêmes, mais ils adorent tout ce qui est paresseux, facile, contemplatif, tout ce qui attendrit les sentiments ou qui excite les sensations. Ils aiment lire, et ils lisent toutes sortes de livres, même des livres sérieux, spécialisés, mais, généralement, dès la deuxième ou la troisième page, ils abandonnent leur lecture, car ils ont déjà

reçu leur pleine satisfaction. Leur fantaisie, mobile, fugace, légère, est déjà excitée, les impressions sont bandées, et tout un monde rêvé, avec ses joies et ses peines, son enfer et son paradis, ses femmes les plus séduisantes, ses exploits héroïques, son activité noble, toujours avec je ne sais quelle lutte titanesque, ses crimes et toutes sortes d'horreurs, s'empare soudain de toute l'existence du rêveur. La chambre disparaît, l'espace aussi, le temps s'arrête et vole si vite qu'une heure passe comme une minute. Parfois, des nuits entières passent sans qu'on s'en rende compte dans des jouissances indescriptibles ; parfois, en quelques heures, on vit un paradis d'amour ou toute une vie, une vie énorme, gigantesque, inouïe, merveilleuse comme un rêve, aussi grandiose que splendide. Par une espèce de caprice inconnu, le pouls s'accélère, les larmes jaillissent, les joues pâles, humides, brûlent d'un feu fébrile et quand l'aurore luit de sa lumière rose dans la fenêtre du rêveur, lui, il est pâle, malade, déchiré et heureux. Il se jette sur son lit, presque évanoui, et, s'endormant, il entend encore longuement cette sensation physique de son cœur, si douce et douloureuse... Les minutes de dégrisement sont affreuses ; le malheureux ne les supporte pas et reprend tout de suite son poison dans des doses nouvelles, encore plus fortes. Et, de nouveau, un livre, un motif musical, tel souvenir enfoui, lointain de la vie réelle, bref, il y a un millier de raisons, et des plus insignifiantes, et le poison est prêt, et, de nouveau, la fantaisie s'étale, éclatante, somptueuse sur le canevas ajouré, capricieux du rêveur mystérieux et paisible. Dehors, il marche tête basse, il fait peu attention aux passants, oubliant, là aussi, parfois, toute réalité, mais, s'il remarque quelque chose, la petite vétille la plus insignifiante du quotidien, l'affaire la plus creuse, la plus ordinaire acquiert tout de suite un coloris fantastique. Son regard est conçu ainsi, pour voir du fantastique partout. Des volets fermés en plein jour, une petite vieille pliée en deux, un homme qui vient à sa rencontre en faisant de grands gestes et en raisonnant à haute voix pour lui-

même, des gens qu'on rencontre, d'ailleurs, si fréquemment, un tableau familial par la fenêtre d'une petite maisonnette en bois – tout cela, c'est déjà presque des aventures.

L'imagination est bandée : tout de suite, il sent naître toute une histoire, une nouvelle, un roman... Souvent, la réalité produit une impression pénible, hostile dans le cœur du rêveur et il s'empresse de s'enfoncer dans son recoin secret, doré, qui est, souvent, dans la réalité, poussiéreux, abandonné, sale, en désordre. Peu à peu, notre gredin commence à éviter la foule, à fuir les intérêts communs, et, petit à petit, insensiblement, le talent de la vie quotidienne commence à s'émousser en lui. Il commence naturellement à avoir l'impression que les plaisirs que lui procure sa fantaisie capricieuse sont plus profonds, plus magnifiques, plus amoureux que ne l'est la vie réelle. Finalement, dans son erreur, il perd complètement cet instinct moral par lequel l'homme est capable d'apprécier la beauté du présent, il s'égare, se perd, laisse passer des moments de bonheur réel, et, dans son apathie, croise paresseusement les bras et ne veut plus savoir que la vie humaine est une contemplation éternelle de soi-même dans la nature et la réalité concrète. Il existe des rêveurs qui fêtent même l'anniversaire de leurs sensations fantastiques. Ils notent souvent les dates auxquelles ils ont été particulièrement heureux et où le jeu de leur fantaisie leur a donné le plus de plaisir, et s'ils ont erré, ce jour-là, dans telle rue, ou s'ils ont lu tel livre, s'ils ont vu telle femme, ils essaient coûte que coûte de répéter la même chose le jour anniversaire de leur impression, en copiant et en rappelant à leur mémoire les circonstances les plus infimes de leur bonheur pourri et impuissant. Et n'est-ce pas une tragédie, une telle vie ! Un péché et une horreur ! Une caricature ! Et ne sommes-nous pas tous, plus ou moins, des rêveurs !... La vie des datchas, pleine d'impressions extérieures, la nature, le mouvement, le soleil, la verdure et les femmes qui, en été, sont si belles et si gentilles, – tout cela est extrêmement utile pour cette ville

malade, étrange et sombre qu'est Pétersbourg, une ville dans laquelle la jeunesse moisit si rapidement, où les espoirs se fanent si vite, où, si vite, la santé se dégrade et, si vite, l'homme tout entier se transforme. Le soleil est chez nous un hôte si rare, la verdure un tel trésor, et nous nous sommes tellement incrustés dans nos recoins d'hiver que la nouveauté des habitudes, le changement de lieu et de vie ne peuvent pas ne pas avoir une influence des plus bénéfiques. La ville, elle, est si fastueuse et vide ! quoique je connaisse des toqués qui la préfèrent en été à toute autre saison. Et puis, notre pauvre été, il est si court ; le temps de le remarquer, et les feuilles jaunissent, les rares dernières fleurs se fanent, l'humidité revient, et le brouillard, on voit revenir l'automne malsain, la vie recommence à grouiller... Déplaisante perspective – du moins pour le moment.

¹ Allusion à un passage du *Manteau* dans lequel Gogol explique que beaucoup d'écrivains attaquent des gens qui "ne peuvent pas mordre". (N.d.T.)

Ouvrage réalisé
par le Studio [Actes Sud](#)



Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.